

NOR SEROUND...S.O.S LIBAN... NAVASART
 FALSIFICATION DE L'HISTOIRE... SPORTS
 DANIEL VAROUJEAN..NAIRI..MUTAFIAN

ARMENIA - MENSUEL - N° 13 - MARS 1976 - 5 F

armenia

Allegretto sostenuto Աղետը արտ. $\text{♩} = 72$

Canto *mp*

Ամ պել ա ձսուն շի գա լի, Մըթնել ա տուն
 Am pèl a dsoun chi ga li, Met nel a toun

Piano *mp*

Ped.

շի գա լի, Հեռու ճա
 chi ga li, Hé rou dja

Աչ քե ըսու քուն շի գա լի
 Ach ké ris koun chi ga li

KOMITAS

lento dolente Կարօտով, ծանր *a tempo* Կարօտով

Կար ա ըրի կար Մուժն ըն
 yar, a ri yar, Moutn en



éditorial

par Jacques CASSABALIAN

DE L'UTILITE D'UN COMITE DES SAGES

Il arrive très souvent que l'on décerne des éloges aux Arméniens dont les qualités spécifiques leur ont permis des réussites spectaculaires dans tous les domaines de la vie sociale.

Alors, l'on peut se demander comment les membres d'une communauté disposant à titre individuel de tant d'atouts qu'ils savent utiliser judicieusement lorsqu'il s'agit de leurs affaires personnelles demeurent impuissants, comme paralysés, lorsqu'il leur faut gérer celles de toute la communauté.

Le manque d'un organisme exécutif central à la tête de la Diaspora, absolument apolitique, qui s'occuperait — et elle seule — de tous es problèmes majeurs intéressant son développement ou sa survie, semble répondre à cette question. Ainsi, nous avons été, il n'y a pas bien longtemps, les témoins d'un drame qui se jouait au Liban, et dont la communauté arménienne, maillon ô combien précieux de l'arménité dans le monde, risquait d'en faire les frais.

Un immense désir de venir en aide à nos frères sinistrés nous a tous saisis, surtout après l'appel solennel lancé par notre Catholicos Vasken 1^{er} qui nous donna lui-même l'exemple à suivre.

Devant tant de bonne volonté, il eut été très facile de ramasser, en très peu de temps, assez d'argent pour reconforter les sinistrés et panser quelques blessures.

Les combats ont pris fin au Liban, la reconstruction va demander d'énormes capitaux et l'on commence à peine à ramasser les dons — du moins à Marseille.

Ce retard n'est imputable, en aucune façon, à la population, ni à ses membres qui s'occupent bénévolement et avec abnégation de cette tâche.

Il provient du temps nécessaire exigé par les différentes réunions, à tous les échelons, dans toutes les confessions, pour constituer un organisme chargé de la conduite de l'opération « S.O.S. Liban », et qui sera dissous dès la fin de l'opération, tout en sachant qu'il faudra perdre autant de temps pour en former un autre si le besoin s'en faisait sentir, plus tard.

Quel gâchis ! Que de temps perdu !

Il n'est que de tourner nos regards vers une Diaspora voisine qui, elle, s'est dotée avec opportunité d'un exécutif puissant à sa tête, pour juger de notre retard politique.

Mais, si notre objectif final doit être la création d'un Comité des Sages, au sommet de notre Diaspora, faisons preuve, aujourd'hui, de hardiesse, sans pour autant tomber dans l'utopie. Commençons par doter nos villes de Comités régionaux qui resteraient en place pendant cinq ans.

Point n'est besoin d'innover pour cela, nos anciennes institutions nous le permettent : par le biais des Associations Culturelles des Eglises — Taghaganoutioun — à condition que leurs membres le deviennent uniquement par élection populaire.

Dans un premier temps, les membres actuels des associations culturelles de TOUTES les Eglises arméniennes apostoliques démissionneraient en même temps. Immédiatement, des élections désigneraient, dans chaque paroisse, les nouveaux Taghagans élus. Les membres du Comité Régional des Sages seraient désignés parmi eux, et comprendrait obligatoirement des membres des autres confessions au prorata de leur importance numérique.

Si nous parvenons à ce stade — dotation d'un Comité régional dans chaque ville où vivent des Arméniens — un grand pas sera franchi pour la création, à la tête de la Diaspora, de ce Conseil des Sages, sommet d'une pyramide dont la base sera constituée par les Conseils régionaux de toute la communauté arménienne.

Jeunes qui vous intéressez de plus en plus à la vie de notre communauté parce que vous vous sentez pleinement être d'origine arménienne, bien que Français.

Jeunes dont on perçoit le bouillonnement interne lorsque des menaces pèsent sur la Diaspora ; jeunes, aidez-nous à répandre, puis à faire triompher cette idée de la création d'un Conseil régional à Marseille à titre d'expérience, et de la continuer dans les autres villes de France.

En acceptant que l'anarchie continue de régner dans nos institutions chaque fois qu'une décision importante doit être prise — soit par fatalisme, soit par indifférence — nous causons autant de mal à notre communauté que ceux qui l'ont déjà reniée et s'en désintéressent depuis longtemps.

Vous pouvez exprimer votre conviction à ce sujet dans vos familles, vos associations, entre vous. Par vos suggestions, par vos lettres surtout, adressées à notre journal, apportez la preuve que si, effectivement, vous vous désintéressez, pour l'heure, à la marche de notre communauté — ainsi que le disent les gens âgés — c'est parce qu'un statu-quo paralysant remet toujours aux mêmes places les mêmes personnes qui se sacrifient faute de candidats.

Mais que, par contre, si vos aînés acceptent tous de jouer la carte démocratique et n'appréhendent plus les changements qui balayera les vieilles habitudes, vous vous joindriez, en masse, à eux.

Et l'on pourrait, peut-être, voir un jour un père et un fils, au sein d'une même association culturelle, discutant de nos affaires, l'un dispensant son expérience et sa sagesse, l'autre sa fougue et sa générosité, compagnes indissolubles de toute jeunesse.

Et nos Eglises, actuellement désertées par les fidèles, retrouveraient les toiles pieuses d'antan.



ARMENIA

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

CONSEIL D'ADMINISTRATION PRESIDENT

Jean Kabrielian

VICE-PRESIDENTS

Jacques Tarpinian

André Guironnet

SECRETAIRE

Anais Doroumian

TRESORIER

Jacques Cassabalian

MEMBRES

Aram Chehiguian

Artakin Hagopian

Ohan Hekimian

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Ohan Hekimian

REDACTEUR EN CHEF

André Guironnet

SECRETAIRE DE REDACTION

Anais Doroumian

REDACTEURS

Jean-Marie Alibert

Marcel Démirdjian

Christian Manoukian

Varoujan Arzoumanian

Garo Poladian

VALENCE

Marc Koharian

Hayazad Ohanian

Jacques Kojakian

André Maksoudian

LYON

Edouard Mardirossian
Varoudjan Dermardirossian

RELATIONS EXTERIEURES PUBLICITE - VENTE ET ABONNEMENTS

Jacques Cassabalian

Artakin Hagopian

Sourpoui Derminassian

GESTION

Ohan Hekimian

IMPRIMERIE

GRAVITE
19, rue Sainte
13001 Marseille

ABONNEMENTS

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

Tél. : 58.43.41

pour 1 an : 50 F (10 numéros)
60 F (étranger)

C.C.P. 1166 - 59 T Marseille

Commission paritaire
CPPAP 56 929

Fonds A.R.A.M

courrier des lecteurs

UN OUBLI QUI NOUS TOUCHE

Nous devons à l'amabilité de nos lecteurs cette lettre de M. Touloumdjian à Pierre Gamarra, rédacteur en chef d'« Europe ».

« Monsieur,
« Je me plais à rappeler l'attitude de sympathie qu'a toujours eue l'« Europe » que vous dirigez à l'égard des Arméniens, leur culture et leur cause. Elle est fidèle à la tradition de la majorité de l'intelligentsia française, notamment libérale et d'avant-garde, qui depuis les dernières décennies du 19^e siècle prenait fait et cause en leur faveur contre les persécutions ottomanes. Le dévouement infatigable, la constance et le désintéressement qui caractérisaient l'action de cette pléiade d'intellectuels de renom mondial ne sont pas près d'être oubliés. Dans ce contexte, je considère avec un étonnement peiné, l'oubli certainement involontaire de votre part, de la mention des massacres de 1915-1922 dans la chronologie de la vie de Nazim Hikmet parue dans « Europe » consacrée au poète turc.

« Transportée dans la réalité allemande cette lacune serait inconcevable. Pourtant les principaux responsables nazis furent condamnés et châtiés et des indemnités de tous ordres furent imposées à l'Etat allemand. Le geste de contribution du chancelier Willy Brandt, s'agenouillant devant le Mémorial aux victimes du ghetto de Varsovie était une autre condamnation des mêmes crimes par le Premier allemand lui-même.

« Par contre, les massacres d'Arméniens, les spoliations et l'expatriation forcée qui frappaient les survivants, ne furent l'objet d'aucune sanction. Je ne prétends vous rien apprendre, ces faits sont notoirement connus. Une littérature abondante en français, anglais, allemand même existe à ce sujet, sans parler des publications arméniennes.

« Dans l'état actuel de la question arménienne, cet oubli fait l'effet d'un désaveu des écrits de Lucien Psichari et de Jacques Madaule parus dans « Europe » de 1961, consacrés à la littérature arménienne. Il constitue même à un certain degré une offense à la mémoire de nos innombrables martyrs, mais aussi à celles des Romain Rolland, l'un des fondateurs de « Europe », des Jean Jaurès, Anatole

France et de tous ceux que vous connaissez et dont la voix puissante et fraternelle flétrissait avec force l'immense carnage, déshonneur de l'humanité demeuré impuni à ce jour sur le plan international. Ceci est l'aspect affectif de l'affaire. Mais il y a beaucoup plus grave.

« Le crédit et l'audition d'« Europe » sont tels que son témoignage a valeur d'authenticité. L'omission dans l'énumération des faits historiques marquants de l'époque considérée, d'événements aussi cruels et retentissants unanimement condamnés par l'humanité entière, contribua à la déformation de leur sens et à l'amoindrissement de leur ampleur, tendant, dans la conspiration du silence des puissances « amies », au reniement du génocide des Arméniens. Dans ce sens et au nom de la « réconciliation » — entre les assassins et leurs victimes — les Turcs suggèrent aussi à tout Arménien rencontré, d'oublier le passé. Ils répètent à qui veut les entendre, que ces événements, certes regrettables, étaient réciproques !!!

« C'est la thèse édulcorée de l'historiographie et du Gouvernement d'Ankara dont le représentant à l'O.N.U. avait le front de soutenir en mars 1974, lors d'une délibération sur la définition du génocide que c'est les Arméniens qui avaient massacré les Turcs, ces derniers n'ayant fait que répliquer pour se défendre. Ce manque total de pudeur justifie mon émoi, ma révolte et motive ma démarche auprès de vous.

« C'est donc sans procès d'intention ni extrapolation, mais suffisamment informé de la volonté de l'ensemble turc et de la connivence de ses soutiens, j'affirme : l'omission par Gusino Dino et Nedim Gursel, signataires de la chronologie, converge bien vers l'enterrement de l'immense et inexpiable crime, le génocide des Arméniens, le premier du 20^e siècle ayant servi d'exemple d'impunité à Hitler.

« A l'occasion de l'heureuse initiative d'hommage à la mémoire de Nazim Hikmet dans « Europe », il est regrettable que les progressistes turcs n'aient pensé à condamner à la face du monde les crimes des jeunes turcs, dont la solution mise en œuvre de la question arménienne n'était que l'anéantissement pur et simple de tout un peuple, riche d'une culture de 5.000 ans et de surcroît un élément

essentiel, comme facteur de progrès dans la vie du pays. Ces intellectuels dans la voie du progrès, auraient agi selon l'honneur en réclamant la démolition du monument érigé à la mémoire de Talaat, chef bourreau, qui avait signé le « décret de l'extermination des Arméniens jusqu'au dernier enfant ». Ce monument se trouve à Constantinople, sur une butte baptisée « Colline de la liberté ». Cruelle ironie !

« Pour vous édifier sur le progressisme de ces intellectuels, il faut se reporter à la page 142 d'« Europe » novembre-décembre 1974, ligne 16, de bas en haut. On y découvre le signe non trompeur, le terme moyen-âgeux et réactionnaire "giaour", à résonnance sinistre pour tout Arménien ayant vécu en Turquie. Cette dénomination injurieuse qui se veut à la fois infamante a donc toujours cours ? C'est bien triste ! Elle s'applique aux non-musulmans, Anglais, Français, Américains, Grecs, Arméniens, etc... et signifie « impie », « sans foi ». Le signataire de l'écrit où figure ce terme se nomme Balaban, disciple et compagnon de prison de Nazim Hikmet. Le traducteur signe Nedim Gursel, intellectuel progressiste turc. Il a dû, par mégarde, en expurgant le texte original, laisser échapper ce mot, qui dénote une mentalité de fanatisme religieux et surtout de haine raciale. C'est dommage pour la Turquie et son progressisme.

« Je vous serais obligé de vouloir bien insérer la présente dans le prochain numéro d'« Europe ». Vous en remerciant par avance, je vous prie de croire, Monsieur, à ma peine. Sincèrement vôtre ».

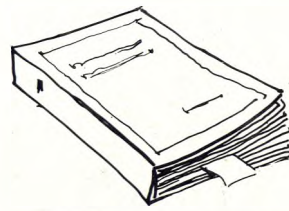
G. TOULOUMDJIAN.

Je viens de prendre connaissance du livre de Hagop Krikor : « Les Arméniens connus et inconnus ». Il y a (entre autre dans ce livre) une phrase qui m'a agréablement surprise, je cite :

« ...En France le fleuve Ardèche, fut probablement baptisé par mes compatriotes venant de Van. Du reste dans ce département nous avons la localité « Les Vans »...

Je tiens à féliciter ici l'auteur de ce livre pour toutes ces recherches et ses remarques qui nous permettent de mieux connaître et comprendre « la racine » arménienne.

Mme KOUSSADIAN
30630 Goudargues



Je suis un lecteur d'« Arménia » ainsi que ma femme qui elle est d'origine corse, on en est très satisfait et très fiers des jeunes Arméniens qui s'occupent de ce magazine mensuel, qui essayent de faire de leur mieux pour satisfaire un public qui est assez difficile.

J'ai 53 ans, mais je n'ai jamais oublié mes origines, malgré que j'habite un quartier qui n'a que moi-même comme Arménien.

Je le répète on est très content de ce magazine.

A. SAHAKIAN
Marseille

AUX ASSOCIATIONS

*Vous avez besoin d'informer
la communauté arménienne.*

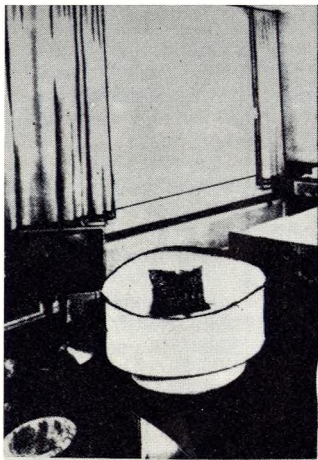
Pensez à « ARMENIA ».

Chaussures SAN REMO

*
5, Cours Saint-Louis, 5
1 3 0 0 1 MARSEILLE
*

SPECIALISTE POUR HOMMES

-Remise Spéciale aux abonnés d'ARMENIA-



HOTEL - MOTEL

Mont Ararat

Sur Autoroute de l'Aéroport
(Carrefour de Marcory)

Chambre avec ...
CUISSINE
REFRIGERATEUR
RECHAUD
COFFRE-FORT individuel
TELEVISION
Secrétariat Sténo-dactylo
Guide pour visite

Tél : 35 26 13 / 35 33 38
BP 816-ABIDJAN
REPUBLIQUE DE COTE D'IVOIRE

Propriétaire YEZEQUELIAN



Château de Boursault

Champagne
N. Fringhian

Siège Social à BOURSAULT, 51200 Epernay

ԱՊՍՏՈՎ ԵՐ ԵՐԱՆԵՏ
ՊՐՈՍՏՈՒՆՆ ԵՐ ԿԵ ՓՆՏՆԵՐ,
ԿՐՈՒՄ ԿՍՍՆՆԻԼ

CAISSE D'ÉPARGNE
DE VALENCE

1, place A.-Briand

Tél. 44.26.14

10 agences en ville



à travers la presse

LYON : PLUS DE 2.000 ARMÉNIENS DENONCENT

« L'ETHNOCIDE CULTUREL » QUI FRAPPE LEUR PAYS...

LYON. — Une foule impressionnante (plus de 2.000 personnes) répondant à l'appel du Comité de défense de la cause arménienne (C.D.C.A.), s'est réunie tout l'après-midi d'hier au Palais des congrès, occupant marches et gradins de l'auditorium trop petit pour l'occasion. L'affluence fut telle que l'on dut refuser l'entrée de la salle à plusieurs centaines d'arrivants.

La banderole placée sur le podium résumait en une seule formule les raisons qui avaient poussé ces gens de tous âges et de tous milieux, unis par leur sang, et la discrimination raciale dont ils eurent à souffrir, une banderole toute simple : « Hier un génocide sanglant, aujourd'hui un génocide culturel ».

Soixante ans après le terrible massacre dont le peuple arménien fut la victime et qui se résume par l'incroyable bilan de 1.500.000 morts exterminés sur ordre du gouvernement turc des années 1915, les Arméniens ont décidé de s'unir afin que l'O.N.U. reconnaisse le génocide arménien et que l'Etat turc reconnaisse de même les agissements des gouvernements de l'époque et accepte ainsi de restituer aux Arméniens leurs terres afin qu'ils se reconstituent en un seul peuple.

Toute une équipe du C.D.C.A. partie à la recherche d'une importante documentation, décida entre autres choses, de réaliser un film sur ce génocide physique qui se continua jusqu'à 1922, puis sur le génocide culturel qui, lui, existe encore, visant à l'ethnocide définitif du peuple arménien. Ce montage qui s'achève sur la commémoration du 60^e anniversaire du massacre à travers toutes les villes du monde fut présenté en première partie devant un public dont il n'est nul besoin de préciser avec quelle passion il pouvait le regarder.

Rappelant certaines visions que l'Allemagne nazie nous donna la triste occasion de redécouvrir, ce film révéla également la destruction systématique par les autorités turques de tout le

patrimoine culturel, églises, châteaux, monuments, et autres preuves visibles ou présentes de toute spécificité arménienne.

L'Arménie aux Arméniens

A la suite de ces images éprouvantes, plusieurs personnalités devaient prendre la parole pour appuyer la lutte nouvelle que décident de mener les Arméniens, essayant pour certains d'entre eux de « réparer » ainsi ce qu'on pouvait appeler maintenant la coalition du silence du début du siècle.

M. Coutant de Saisseval, grand chancelier de l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem après un bref historique se prononça pour une « Arménie aux Arméniens » disant que pour le moment le devoir des nations était d'arrêter absolument la destruction du patrimoine historique et culturel de l'Arménie qui était aussi celui de l'humanité.

M. Jean Poperen parla quant à lui aussi bien en sa qualité de député du Rhône qu'en celle de secrétaire national du parti socialiste pour dénoncer la volonté politique de la Turquie de mener après un génocide, l'ethnocide culturel de l'Arménie.

« L'Arménie a droit comme tout peuple à son existence nationale et doit pour cela se rassembler sur un même territoire. Elle a le droit à l'autodétermination comme tous les pays du monde, et doit le crier devant les grandes puissances qui n'ont jusqu'à présent répondu que par leur indifférence. Il faut entreprendre une action au niveau des organisations internationales comme l'O.N.U. et l'U.N.E.S.C.O. chargée du patrimoine culturel de toute l'humanité, afin qu'ils soient amenés à prendre leurs responsabilités. Le comité directeur du parti socialiste posera quant à lui par l'intermédiaire de son groupe parlementaire la question arménienne devant l'Assemblée nationale pour qu'enfin elle soit amenée à se saisir de ce problème, et que soit posée la vraie question de son existence nationale ».

Autodétermination

Puis M. Shavarch Toriguian professeur de droit international à l'université de Beyrouth et délégué du conseil œcuménique des Eglises à l'O.N.U. parla du titre légal que les Arméniens possédaient sur l'Arménie du point de vue du droit international et évoquant les événements de Chypre puis faisant un rapprochement avec ce qui se passe actuellement au Liban, il ne put

COMMUNIQUES

La rédaction d' « Arménia » reçoit du secrétariat de l'Eglise Arménienne, 339, avenue du Prado, 13008 Marseille. (Tél. : 77.84.70) ; le communiqué suivant avec prière d'insérer plusieurs fois.

Appel aux Arméniens et originaires arméniens des Bouches-du-Rhône.

Le Comité de l'Eglise Arménienne du Prado a pris l'initiative de préparer un annuaire qui comporterait les numéros de téléphone de tout arménien vivant dans les Bouches-du-Rhône et à Marseille en particulier, lequel sera suivi d'un recensement général avec l'aide bénévole de toutes les églises sans exception.

Pour que ce projet soit une réussite, il serait bon que nous connaissions tous les changements que les noms ont pu subir, soit pour une raison personnelle, soit dans un but commercial, dans l'annuaire téléphonique.

Exemple : Yves Aslan (donner le véritable nom arménien) : Yves Aslanian, etc...

Pour concrétiser ce devoir qui est pour nous essentiel, nous prions tous les originaires arméniens, homme ou femme, d'apporter leur soutien à ce projet très important pour notre communauté.

Nous espérons vivement que le présent appel sera entendu de tous avec la certitude que nous œuvrons pour notre maintien dans notre ethnie.

Avec nos remerciements anticipés.

Le Secrétaire du Comité de l'Eglise :
Z. ALEXANIAN.

COMMEMORATION DU 61^e ANNIVERSAIRE DU 24 AVRIL 1975

Il est porté à la connaissance de nos lecteurs que toutes les associations et organisations arméniennes de la région marseillaise au cours d'une assemblée générale, ont désigné un comité pour cette commémoration. Nous invitons tous nos lecteurs à participer activement aux efforts des organisations. Pour permettre la pleine réussite de cette manifestation placée sous le signe de l'unité, vous pouvez adresser votre participation financière à l'ordre du :

COMITE DE COMMEMORATION
DU 27 AVRIL 1975
7, Boulevard Guizel
13015 MARSEILLE

UN ARBRE DE NOEL REUSSI

Quelle réunion amicale peut grouper 3, voire 4 générations dans une atmosphère de gaieté : l'arbre de Noël ?

Nous le dressons avec quelque retard le 11 janvier mais il n'était que plus désiré par les jeunes élèves de 6 à 18 ans du cours de langue arménienne que dirige Mme Hermine Boghossian sous l'égide de l'Union Arménienne de Bienfaisance et de l'église apostolique du Prado, trois autres réunions similaires étaient prévues, ce jour-là, à Marseille, ce qui prouve la vitalité de notre colonie.

Néanmoins la grande salle du Splendid Hôtel ne s'avérait pas trop vaste pour les 200 participants, grands et petits.

Dès 15 h 30, la présidente de l'U.G.A.B., Mme Elise Tcherpachian adressait ses vœux à l'assistance et cédait aussitôt la parole à nos jeunes élèves. Ceux-ci groupés sur le podium entonnèrent en chœur le « Dzaghguir azad im haïrenik ».

Les uns déclamèrent avec conviction et force car le micro était défaillant, chantèrent en solo. Mesrob et Torkom Boghossian interprétèrent à 4 mains une difficile sonate de Mozart. La comédie d'Hagop Baronian : les 2 belle-sœurs, ne fut pas trahie par ses 5 jeunes interprètes. Le verbe y était roi, à l'orientale. Ils furent fortement applaudis.

Mais les jeunes estomacs réclamaient après tant d'efforts leur part de gâteau que les dames des associations s'étaient ingénérées à confectionner. Ils devaient être réussis, car il n'en resta pas une miette.

Les lumières s'éteignirent, sauf sur le podium où prit place le groupe musical : « Akhtamar » que dirige M. Bozouklian, ce jeune pianiste, premier prix de musicologie du Conservatoire d'Aix-en-Provence, s'est entouré de trois violonistes : J. C. Tcheurekdjian, 1^{er} prix de violon du Conservatoire de Marseille ; Mlle Chantal Rodier, M. Carlo Terzian ; 1 violoncelliste : M. Arzoumian, enfin de Georges Minassian, flûtiste. Ils interprétèrent avec talent une musique sur un poème de Toumanian, harmonisée par leur groupe, le populaire Ereboundi, des mélodies, enfin « La Rhapsodie Arménienne » de Haroutunian et Baladjanian. Ils furent chaleureusement applaudis par l'assistance. On leur donna rendez-vous au 23 janvier, pour un intermède musical lors du dîner dansant organisé le 23 janvier au Pavillon Vendôme, à Aix-en-Provence, par l'U.G.A.B.

Le père Noël tira d'une hotte presque sans fond des jouets

pour les enfants de l'école, ceux de l'assistance ne furent pas oubliés.

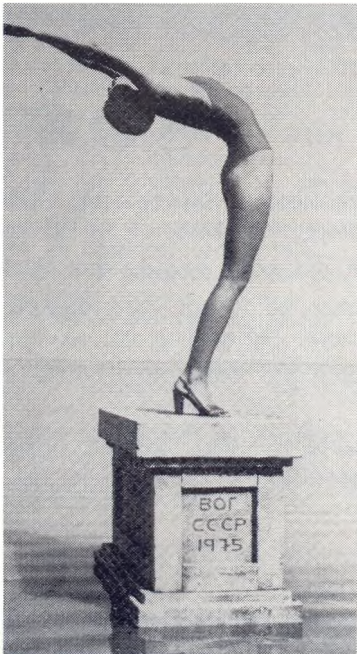
Monseigneur Hagop Vartanian tint à féliciter les élèves et Mme Boghossian pour la réussite de cette manifestation — malgré les difficultés dues à l'absence temporaire du local, elle a réussi grâce à ses capacités — certains de ses élèves ont pu se présenter avec succès à la section facultative : langue arménienne du Bac, son dynamisme, à maintenir le niveau et le nombre de ses élèves, n'hésitant pas à les recevoir à son domicile. Il remercia les dames des deux associations pour leur inlassable activité.

Toujours dynamique l'U.G.A.B. qui fêtera cette année le 70^e anniversaire de sa fondation, a su rester fidèle à sa vocation, tout en s'adaptant avec souplesse aux changements de situation, venir en aide sans aucune distinction aux Arméniens moralement et matériellement, si nécessaire leur permettre de conserver ou de retrouver leur patrimoine culturel.

MODE-SURPRISE

La statue de Thamar s'érige sur le rivage du lac Sevan où elle fit autrefois un feu pour que son amant la rejoigne en le traversant : mais ses parents la forcèrent à déplacer le feu toujours plus loin le long du rivage et il finit enfin par mourir...

Costume de bain en nylon élastiss rouge, bretelles croisées dans le dos : 3 livres 50 à partir de la fin février chez C et A, etc... etc...



A.A.A.S. TOUJOURS JEUNE A 85 ANS

A Saint-Raphaël, dimanche 18 janvier, au Home Arménien, l'Association Arménienne d'Aide Sociale, fêtait le 85^e anniversaire de sa fondation (1890).

A cette occasion, un déjeuner était offert par le conseil d'administration et la direction du Home Arménien sous la présidence de Mgr S. Manoukian Archevêque de Paris, délégué en Europe du Catholicos.

Au cours de ce déjeuner, nous avons pu écouter :

M. Mardirossian, Président de l'A.A.A.S., faisant l'historique de l'association dont les actions ont permis à la communauté arménienne de disposer de 3 maisons de retraites : Andilly, Montmorency, Saint-Raphaël.

M. Nicolet, maire de Saint-Raphaël qui a assuré les responsables du Home de tout l'appui du Conseil Municipal.

Mgr Manoukian félicitant les dirigeants de l'Association a tenu — malgré sa lourde charge qui nécessitait sa présence à Paris — à assister à cet anniversaire pour affirmer l'aide de l'Eglise dans les actions sociales de l'A.A.A.S.

Un invité s'est levé pour remercier et féliciter la nouvelle directrice du Home, Mme Garabedian. Cet invité s'est présenté comme « Anglais qui a changé de nom pour épouser une Arménienne ». Cette intervention a donné la note de départ vers l'ambiance familiale.

Après le déjeuner l'assistance s'est rendue au cimetière de la ville pour la bénédiction par Mgr Manoukian, de l'Ossuaire (petite chapelle à coupole sur plan en croix).



Dans la soirée une partie artistique était présentée par Mgr Ikedjian et le père Daron. Nous avons pu applaudir chanteurs, musiciens et danseurs folkloriques comme la troupe des Hai-Arinouch de Marseille. Les pensionnaires ont participé avec bonheur aux chants et danses. Notons un joli poème de Mme Ervantian Sourpik, pensionnaire du Home.

Nous reviendrons dans un prochain article sur l'A.A.A.S. qui mérite d'être connue d'un plus vaste public.

L'ENSEMBLE D'ETAT DE DANSE D'ARMENIE

(65 exécutants)

A Marseille, à l'Opéra Municipal le 14 mars, en matinée et soirée. Location chez Jacques Chelelekiyan Voyages Wasteels, 87, La Canebière, Marseille. Tél. 50.89.12 et à l'Opéra de Marseille, tél. 33.03.58.

A Paris, à la Salle Pleyel :
Vendredi 19 mars 1976, à 21 h.
Samedi 20 mars 1976, à 21 h.
Dimanche 21 mars 1976, à 15 h.

COMMENT PEUT-ON ETRE ARMENIEN ?

Dans la revue les « Temps Modernes » de décembre 1975, directeur Jean-Paul Sartre, notre attention a été particulièrement attirée par un article de Jeanine Altounian tant, par son titre « Comment peut-on être Arménien », que par son contenu. Cette question que tout Arménien de la Diaspora s'est posée ne peut avoir de réponses actuellement.

« Comment peut-on donc être Arménien de la Diaspora, subir l'affront de porter en soi une patrie « chimérique », comment vivre rescapé d'un génocide qui bien réel celui-là, est nié en revanche par les instances internationales... ? Quel est le statut de celui qui se découvre « anormalement » survivant dans une société qui l'avait programmé mort ? Comment peut-on encore vivre, lorsqu'on doit sa naissance à la gratuité du hasard, ainsi par exemple, à l'inattention d'un bourreau « au travail » qui n'aperçut pas cet homme assommé sous l'amoncellement des cadavres — votre père — ou bien à la compassion fortuite de nomades qui ramassèrent cette fillette de quatre ans, gisant sur la route d'Alep — votre mère ?

« ...Alors que les Arméniens portent les marques du génocide en eux, il leur faut néanmoins feindre de devoir le prouver des événements dont ils sont les descendants directs, l'assassinat de leurs pères et de leurs mères, le rapt de leurs terres, l'exil, prouver le lieu dont ils sont issus, en quelque sorte prouver leur naissance.

Depuis 1915 et depuis l'incident de mars 1974, à l'O.N.U. (1), ils se trouvent dans la situation de devoir attester de leurs origines, exhiber les racines douloureuses de leur existence ».

« Même pour les Arméniens vivant dans la mère patrie, la question posée par Jeanine Altounian demeure sans réponse car écrit Carzou « la République Soviétique d'Arménie n'a pas le

droit de penser qu'elle est mutilée ». Quelle que soit la position politique adoptée, à l'égard de cette réalité, il faut bien admettre que cette Arménie-là, doit pour vivre, renoncer à une partie d'elle-même, à son intégrité ».

Bien d'autres passages intéressants, jalonnent cet article que tout Arménien conscient de ses origines doit lire, bien que certaines vérités qu'il peut y trouver, soient dures à apprendre.

Et pour conclure, nous citerons cette phrase de Y. Terron citée dans ce texte qui exprime parfaitement notre point de vue « Tous les programmes de la Cause Arménienne passent par la reconnaissance du génocide ».

(1) Le 6 mars 1974 la Commission des Droits de l'Homme à l'O.N.U., à New York, discutait le paragraphe 30 du rapport intérimaire concernant le premier génocide du siècle.

UNE RECOMPENSE BIEN MERITEE

Nous avons appris avec beaucoup de sympathie que Monsieur Hagop Arakelian vient d'être promu Officier des Arts et Lettres par Monsieur le Secrétaire d'Etat à la Culture. Le nom de Monsieur Arakelian, grand maquilleur de la production photographique, se lit sur de nombreux génériques de films.

Par la grande maîtrise qu'il a déployée, dans l'exercice de son art, il contribue à l'élaboration de films de grande classe, dont certains sont devenus des classiques comme « La Belle et la Bête ».

Il mérite une grande part de la reconnaissance de ceux qui vont dans les salles de spectacle pour oublier leurs soucis journaliers et y trouver un peu de rêve sans lequel notre existence nous paraît insipide.

DEUX NOUVEAUX DISQUES : KOMITAS ET GANATCHIAN

Nous avons trop rarement l'occasion de saluer en France la parution d'un enregistrement de musique arménienne. Pourtant la musique a de tout temps été intimement mêlée à la vie du peuple arménien et fait partie intégrante de sa culture.

En décidant d'enregistrer un double album dont le titre « Le Maître et son disciple -Komitas Ganatchian » est déjà lourd de promesses, la chorale Sépan Komitas, sous la direction de son chef Garbis Aprikian, s'est engagée à graver quelques-uns des chefs-d'œuvre de notre musique.

J'ai écouté leur interprétation des extraits de la messe de

Komitas. Pour ma part, je pense qu'il y a lieu de les remercier d'avoir si bien tenu leur pari.

On peut louer la qualité des voix des solistes (Sonia Nigoghossian, René Martayan, Meguerditch Boghossian et Mario Haniotis) la façon dont les chœurs admirablement dirigés retransmettent les harmonies subtiles de Komitas, on peut parler aussi de l'émotion qui se dégage de certains passages. Car cette messe est magnifique où la sobriété du « Der Voghormia » côtoie la joie éclatante des hymnes du « Christos Badarakial », préparatoires à la communion. Et les interprètes ont su en traduire la ferveur en respectant le style.

Disons pour en finir que ce disque mérite de faire partie de la discothèque de chaque

Arménien et qu'il est digne aussi de représenter notre musique auprès des Français qui nous entourent.

Le second disque, qui comprend les œuvres les plus représentatives de l'œuvre de Gnatchian paraîtra au début de cette année et complètera l'album qui nous est proposé aujourd'hui sous forme de souscription au prix de 85 F. Vous pouvez vous le procurer les mardi et vendredi auprès des membres de la chorale, 17, rue Bleue, Paris (9), dans la région marseillaise, en vous adressant à Hélène Najarian, 3, rue Pierre-Marie-Curie, Aix-en-Provence, dans la région valentinoise, en vous adressant à M. Najarian, 17, rue Mme de Sévigné, 26200 Montélimar. (Tél. 01.44.59).

NAÏRI



Nous avons pu assister, à l'Opéra de Marseille, le dimanche 1^{er} février, à une représentation exceptionnelle des « ballets Naïri » donnée au profit de la Maison Arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille.



« Naïri » c'est un groupe de trente danseurs et sept musiciens qui, infatigables, nous ont permis de nous évader quelques heures pour les suivre à travers leurs chants et danses.

De très beaux costumes sur ces jeunes danseurs n'ont fait que rehausser la qualité de ce spectacle qui évoquait une journée populaire arménienne.

Nous avons pu apprécier, entre autre, « Caravan » interprétée par deux sympathiques chanteurs puis les danses du « départ des pêcheurs », « des jeunes Kurdes d'Arménie », « des Sassountsis »... et le final irréprochable.



Bravo à ces « jeunes » du Nord Séround de Paris ! Et longue vie à « Naïri ».

photos vanick

FALSIFICATION DE L'HISTOIRE

En 1932 Kemal a convoqué un congrès des historiens qui ont adopté une version officielle sur l'origine des Turcs. Dans son livre **The Emergence of Modern Turkey** Bernard Lewis écrit à ce sujet :

« La théorie exposée par Kemal et ses disciples était, en bref, que les Turcs appartiennent à une race blanche, arienne dont l'origine est l'Asie Centrale, le berceau de la civilisation mondiale. Vue la sécheresse progressive dans la région les Turcs ont émigré graduellement vers les différentes parties de l'Asie et de l'Afrique en amenant avec eux les arts développés par eux-mêmes. Les civilisations chinoise, hindoue et du Moyen-Orient ont été fondées de cette manière. Les pionniers du Moyen-Orient étaient les Sumériens et les Hittites et tous les deux étaient d'origine turque. Par conséquent depuis l'antiquité l'Anatolie était un pays turc.

Ce mélange de vérité, de demi-vérité et d'erreurs a été proclamé doctrine officielle et des équipes d'érudits ont été mises au travail pour prouver le bien fondé de cette théorie. »

Comme a suggéré Bernard Lewis cette décision de Kemal n'a pas été un caprice du dictateur mais avait comme base son profond désir de rassurer ses concitoyens qui avaient perdu toute confiance en eux-mêmes depuis les continuelles défaites en Europe Centrale, dans les Balkans et dans les Pays Arabes depuis plus d'un siècle.

A cette même époque Staline a essayé d'imposer les théories d'un biologiste Trofim D. Lysenko décoré par les autorités soviétiques et honoré dans les cercles académiques locaux. Toutefois depuis le recul dans la production agricole et trois récoltes désastreuses on n'entend plus parler de Lysenko.

Le même sort, attend-il les disciples de la suprématie de la race turque ?

Entre temps une génération entière a grandi sous les dogmes qui appellent les Kourdes des **Turcs de montagne** et qui ont supprimé le nom de l'Arménie des livres d'école et des anciennes cartes. Dernièrement les catalogues des expositions

« **Les trésors des musées en Turquie** » qui a fait le tour de l'Ouest ne mentionnaient pas l'Arménie et une fresque explicative l'a omise aussi.

Kemal était plus modeste quand il renonça à l'union universelle des musulmans et était en faveur du Turkisme strictement limité par les frontières nationales de 1932. Ses acolytes ont dépassé les limites imposées par leur chef surtout après son décès en 1938. Ses disciplines se sont inspirés des **Principes du Turkisme** exposés par Ziya Gökalp. La carrière de l'auteur est assez typique de l'époque. Il était né en 1876 à Diyarbakir où la population turque était en minorité. Cependant il n'est pas resté longtemps dans sa ville natale mais s'est établi à Salonique et se lia avec Tallat Bay. Gökalp jouait un rôle important dans le parti Union et Progrès et a été déporté par les Alliés après l'Armistice de Mudros. Mais quand il a été relâché de son internement à Malte, il n'a pas pu trouver une place chez Kemal et ne s'occupa que de travaux littéraires et de la propagande. Après sa mort en 1924 tout le pays s'est mis en deuil.

Le support du Turkisme ne vient pas seulement des patriotes acharnés turcs car on trouve aussi des sympathisants dans les cercles universitaires et surtout militaires où la peur du Communisme prédomine. Citons un cas typique à la conférence académique de Louisville, Ky le 22 novembre 1975 : le Professeur Kemal Karpat ne s'est pas gêné de quitter la salle lorsque le Professeur Stephen G. Xydis commença de présenter sa thèse « Chypre : un autre Hatay ? » qui était basée sur les recherches et l'article de Christopher Walker dans **London Times** du 4 septembre 1974, sous un titre assez indicatif « Lessons of Turkey's subtle land-grab ».

Pendant la période de la consolidation de son pouvoir Lénine a envoyé comme son premier ambassadeur à Ankará Semen I. Aralov dont les **Mémoires d'un diplomate soviétique 1922-23** ont été publiés en 1960. Il est intéressant de noter que dans tout le livre les Arméniens ne

sont mentionnés qu'une fois à la page 97, ainsi :

« *Les chevaux étaient ferrés par les artisans — grecs et arméniens. Maintenant, les Grecs étaient en guerre avec les Turcs et envers les Arméniens il n'y avait pas aussi d'amitié. Les chevaux souffraient d'un ferrage inhabile.* »

Toutefois les études turques sur le Turkisme ont été encouragées par la guerre froide et sont allées trop loin pour ne produire que des sourires ironiques chez les érudits. L'Académie des Sciences à Erevan, A.S.S.R., a publié une étude de Manvel K. Zoulalian sur « **Les problèmes de l'Histoire d'Arménie Antique et du Moyen-Age soulevés par les historiographes modernes turcs.** » Publié en russe en 1970 le livre contient un résumé en anglais de 37 pages et une liste importante bibliographique.

Zoulalian ridiculise plusieurs savants turcs qui dans leur zèle ignorent toutes les données contraires à leur conte de fée. La revue de l'Université d'Erevan « **Panper Erevani Hamatserani** » a publié un compte rendu du livre en 1972 (Vol. 16, Nol) qui a été traduit récemment dans le journal « **Menk** » (N° 4, 1975).

Au lieu de reconnaître les erreurs du passé les dirigeants turcs semblent embaucher les chemins des ignorants. Ils oublient trop facilement que les travailleurs turcs revenant de l'Allemagne préfèrent chômer à Istanbul plutôt que de rentrer dans leurs villages sans électricité et eau courante.

Les ruines des temples grecs sur les côtes de la Mer d'Égée et d'Ani, l'ancienne capitale de l'Arménie, ainsi que St-Sophia et Ahtamar rappelleront aux nouvelles générations l'existence d'autres civilisations que les falsificateurs tâchent de leur cacher.

Dans sa préface à « **The Penguin Atlas of Medieval History** » Colin McEvedy écrit :

« L'Histoire n'a jamais été juste envers les Arméniens et c'est trop tard maintenant pour le devenir ».

Probablement ces paroles imprudentes ont inspiré les historiographes turcs.

Jacques KAYALOFF

AVEC LA TROUPE DE DANSE "NAVASART"

Le 17 janvier, nous avons rencontré Mme et M. Djolalian représentant le groupe folklorique arménien de Paris « Navasart ».

D'emblée nous avons sympathisé avec Eddy et Christiane Djolalian, chorégraphes de cet ensemble, et nous avons essayé, à travers une conversation à bâtons rompus de comprendre par quel miracle des particuliers ayant une occupation professionnelle de tous les jours, de vrais amateurs peuvent s'unir et créer une troupe de la valeur de « Navasart » ? Nous croyons que le mot clé est « unir » et quant aux motivations qui les poussent à entreprendre une telle gageure, il faut les chercher dans l'essence même du genre arménien : ardente comme le climat rude et la nature grandiose de leur pays d'origine.

« Navasart » représentait dans l'Arménie payenne antique, le mois consacré aux arts et aux fêtes nationales populaires où figuraient des danses plastiques collectives.

L'ensemble a été fondé en 1967 par des jeunes d'origine arménienne qui ont ressenti le besoin d'exprimer à travers la danse, leur sentiment d'attachement aux traditions héritées de leurs parents, et de les restituer de façon vivante en modernisant parfois même leur forme chorégraphique. Son programme reproduit les diverses facettes et coutumes arméniennes, telles que danses de bergers, de cavaliers, de guerriers, rondes paysannes, etc...

M. Eddy Djolalian, actuellement chorégraphe de l'ensemble, faisait primitivement partie d'une autre troupe de danse arménienne où il s'est formé. Un voyage de 3 semaines qu'il fit en Arménie fut très enrichissant pour lui. Il s'est intéressé encore plus à cet art, et pendant 8 ans, il continua à faire partie de la troupe, dont 3 années, en qualité de chorégraphe. Mais en 1967, il l'abandonne. Navasart venait d'être créé.

Une vingtaine de jeunes gens, après de longues discussions au cours desquelles furent jetées les bases du futur ensemble, décidèrent sa création. Une direction collégiale lui fut donnée, le recrutement fut fait, à l'origine par des amis. Un délai de 6 mois fut octroyé pour décider de leur maintien. Très rapidement cet ensemble composé d'une quarantaine d'exécutants sut s'imposer sur les différentes scènes où il a été invité à se produire, en France ou à l'étranger. Dès 1967 il obtient le 1^{er} prix du Festival international de la Cité Universitaire de

Paris. Il récidiva en 1968 et 1969. En 1972 à Suza (Italie) il remporta la Châtaigne d'Or.

Après chaque représentation il a recueilli les appréciations les plus flatteuses des habitants et de la presse locale.



Actuellement Navasart comprend 45 membres : 15 musiciens, 28 danseurs, 2 chanteuses. Leur moyenne d'âge varie entre 20 et 22 ans. Si le présent est représenté si brillamment, l'avenir n'est pas oublié. La troupe « Caucase » comprenant une trentaine d'élèves de 12 à 14 ans constitue pour l'ensemble une bonne pépinière où il peut puiser quand le besoin s'en fait sentir. Le responsable en est M. Christian Zaboumian. Il voudrait bien recruter des sujets plus jeunes, à partir de 7 ou 8 ans, pour les pousser à mieux développer les dons qu'ils peuvent avoir. Mais faute de structures indispensables — surtout par manque de temps — il n'y a rien de fait à ce sujet.

Car il ne faut pas oublier que tous les membres de cette troupe sont des amateurs bénévoles qui ne peuvent répéter que le soir, de 21 h à 23 h au Centre International de Séjour de Paris, directement subventionné par le Conseil Municipal.

Il faut avouer qu'il faut avoir le feu sacré pour accepter une telle somme de fatigue, gratuitement !

Les modèles dont s'inspirent Navasart sont, naturellement les troupes folkloriques de l'Arménie Soviétique, source actuelle de notre rayonnement. Mais cela ne les empêche nullement de créer eux-mêmes, des chorégraphies propres à eux, d'adapter certaines figures aux scènes modernes ou de faire des reproductions de certains faits historiques.

Pour entretenir une telle troupe il faudrait beaucoup d'argent, heureusement que tous les membres sont bénévoles. Ce sont surtout les costumes qui engloutissent les recettes provenant de la participation aux frais par les organisations qui sou-

vent d'ailleurs prennent à leur charge tous les frais résultant de leur présence. Mais les difficultés rencontrées pour boucler leur budget augmentent en même temps que la renommée de la troupe qui est sollicitée de partout.

Ainsi il est prévu de nombreux spectacles cette année en France. A Pâques, une tournée en Allemagne.

Diverses invitations venues d'Israël, de Tunisie, d'Espagne, de Belgique, d'Angleterre, de Grèce, etc... sont à l'étude.

Navasart a déjà donné des représentations à Londres au Royal Albert Hall en présence de la Princesse Margareth et à Bilgham au festival international des ensembles folkloriques du monde entier avec transmission en direct par la B.B.C.

En Espagne, la troupe a obtenu un énorme succès à Jaca (1.500 participants) avec retransmission directe à la T.V. espagnole. En 1975, toute la troupe de danse a été invitée au festival de chants de la Radio Télévision Israélienne à Jérusalem.

Partout où elle s'est produite, la troupe de Navasart a su recréer une certaine atmosphère de spontanéité, d'enthousiasme et de chaleur, chère aux festivités arméniennes.

La présence des chorégraphes de Navasart à Marseille n'était pas fortuite. En effet, cette troupe doit accueillir l'ensemble d'Etat de Danse d'Arménie Soviétique sous la direction de Vanouche Khanamirian, artiste populaire de la R.S.S. d'Arménie qui vient pour la première fois en France, au complet.

Les représentations se dérouleront à Marseille, le dimanche 14 mars 1976 en matinée et en soirée à l'Opéra. Lyon, Valence et enfin Paris les 19, 20 et 21 mars à la salle Pleyel les recevront.

A Marseille, c'est le Comité « Anouch » qui est chargé d'accueillir l'ensemble d'Etat de Danse d'Arménie Soviétique. Cette troupe a été constituée en 1958 grâce aux efforts du chorégraphe Edouard Manoukian.

En 1968, la direction a été confiée à Vanouche Khanamirian.

Cet ensemble est formé de 65 artistes dont 48 danseurs et 15 musiciens ayant toutes et tous moins de 25 ans. L'ensemble forme la meilleure troupe d'Arménie Soviétique. Il est composé de professionnels. De nombreuses représentations ont eu déjà lieu à Paris (une partie de la troupe seulement) à Prague, à Buenos-Aires, à Beyrouth et aux Etats-Unis (en tournée).

Ohan HEKIMIAN.



MUTAFIAN

Ne traînons pas sur ses origines. Rescapé des massacres de 1915 à 8 ans, sortant d'un orphelinat pour entrer dans un autre, il sera guidé par les pères Mekhitaristes de Venise sur l'Académie des Beaux Arts de Milan.

Il découvre les peintres de la Renaissance Italienne. En 39, il se fixe en France et prend contact avec les peintres contemporains français.

Et c'est alors une activité artistique débordante qui ouvrit les portes des grandes galeries de France, Etats-Unis, Orient, Italie...

Laissons les grands critiques donner leur avis :

— « **L'Amateur d'Art** » : Merveilleux coloriste, peintre né, Mutafian sait parfaitement traduire la lumière et l'atmosphère.

— **Galerie Bemheim (Jeune - Paris - Suz d'Arthez)** : Nous avons affaire à un individualiste lyrique. De là son goût pour les grands accents vibrants, les stridences fulgurantes, les embrasements rougeoyants dont il inonde ses compositions dans lesquelles la couleur monte, s'amplifie, s'intensifie jusqu'à créer des mirages.

— **Ed. Richaud** : ...Il a aussi trois prédilections dans les sujets (la forêt, la mer et le soleil). Tout chez Mutafian est mesure et riche sobriété. Les toiles sont établies sur une base solide, ingénieuse et belle. Elles sont dessinées par la couleur qui est chargée d'indiquer un potentiel de résonance.

— **Genève. DD** : Mutafian est avant tout un lyrique, un brillant chef d'orchestre qui s'exprime avec passion dans un expressionnisme coloré. Mutafian ne cache pas son admiration pour Le Titien, Véronèse...

C'est par touches longues et vibrantes comme des notes de musique et dans des embrasements de lumière que Mutafian nous plonge dans l'atmosphère de ses paysages d'automne.





VALENCE

Le samedi 3 janvier 1976, le théâtre municipal de Valence était rempli de parents et d'amis venus assister à l'arrivée du Garant Baboug. Pendant 3 mois les 90 élèves de l'école paroissiale Tavitian avaient préparé cette soirée.

Les élèves du père Narègue Vartanian et de Mme Vartanian dont on connaît le dévouement et la compétence, avaient même délaissé leur jeux et sacrifié leur temps de loisirs, pendant les vacances scolaires de Noël pour répéter les chants et récitations.

La soirée fut ouverte par un discours de M. Léon Dersarkissian, ancien président de l'éphorie de l'Eglise. Ensuite pendant deux heures, jeunes et grands élèves vinrent sur scène, annoncés par la très agréable Arpig Kizirian. D'une voix parfois bien assurée et parfois tremblotante d'émotion, ils firent entendre les beaux chants et poèmes dans la langue arménienne qu'ils apprennent à l'école, et ce pour le plaisir du public nombreux, qui apprécia et encouragea chaleureusement ces jeunes interprètes. Il faut noter également la présence de nombreuses



personnes venues spécialement de Romans et de Bollène écouter leurs enfants qui sont aussi les élèves du Père Narègue Vartanian.

A la fin de la soirée, le Père Noël (H. Chanyan) vint comme d'habitude, la hotte au dos, le bâton à la main, courbé par le poids des ans, présider à la distribution des cadeaux et des friandises. Une vente d'enveloppes permit à une centaine de personnes de gagner des lots offerts gracieusement par des commerçants de la ville ou des membres du conseil paroissial.

Souhaitons à tous ces enfants de l'école paroissiale Tavitian une année pleine de joies et de satisfactions dans tous les domaines.

Marc KOHARIAN
Jacques KOJAKIAN



VIENNE

C'est le dimanche 11 janvier 1976 qu'a eu lieu l'arbre de Noël de la classe d'Arméniens Mesrob Mashdotz patronnée par l'Association Culturelle Arménienne de Vienne et des environs.

Cette fête était organisée en la salle Abovian, salle nouvellement aménagée à quelques mètres du centre ville et où depuis deux mois les jeunes enfants arméniens se rencontrent chaque mercredi après-midi pour apprendre leur langue maternelle.

Ils sont une quinzaine pour le moment et nous espérons que ce chiffre ira grandissant.

Cette fête a été la première organisée par le bureau de l'école, on a pu assister ce jour-là à la projection de diapositives sur l'ex-capitale de l'Arménie des Bagratides : Ani. Puis le président de l'association prit la parole ainsi que plusieurs membres connus de notre communauté, des enfants déclamèrent des poèmes. Puis dans une ambiance qui est chère aux Arméniens, on servit non pas le traditionnel Dolma ou Pilaf, mais des... spaghettis accompagnés du keufté d'occasion et de tertanouche.

Et c'est dans une bonne ambiance que prit fin cette joyeuse réunion aux alentours de 10 h le soir. Nous remercions les parents d'élèves qui ont assisté à la fête ainsi que nos compatriotes, pour leur générosité pécuniaire qui, soyez-en convaincus, servira la bonne cause de la langue arménienne.

Dimanche, 18 janvier 1976, c'est le jour tant attendu par les enfants, le Noël Arménien : comme à l'accoutumée cette fête se déroula en la salle « Iaspar Ipekian » de Vienne. La fête était organisée par les dames de la Croix Bleue et regroupait tous les parents d'élèves et bien sûr, de nombreux membres de notre colonie. Des danses folkloriques furent interprétées par les petits élèves et des poèmes furent déclamés, ajoutons qu'un sketch fut interprété en langue arménienne par quelques élèves. « Le Garand Baba » fut cette année aussi au rendez-vous, il distribua une multitude de jouets aux enfants et c'est dans cette bonne ambiance familiale que se termina cette charmante manifestation.

ERTAK PAROV GARAND BABA !

Je souhaite une bonne continuation aux deux écoles arméniennes de Vienne. Et j'espère très profondément qu'elles se mettent très prochainement en relation afin de concerter leur action de « sauvetage » de la langue arménienne (dans la diaspora) pour les années futures. Je suis sûr que les éléments compréhensifs des 2 écoles prendront ceci en considération.

Sahag SUKIASYAN

LE NOR SEROUND

TRENTE ANNEES AU SERVICE DE LA CAUSE ARMENIENNE

Ce fut en 1945 que le Daschnaktzoutioun, à l'instigation de Schavarch Missakian, créait le Nor Seround. Cette création répondait à plusieurs nécessités :

- rassembler la jeunesse arménienne au sein d'un mouvement dynamique et structuré,
- lui donner l'occasion de perfectionner ses connaissances de la langue et de la civilisation arméniennes,
- lui transmettre le patrimoine historique, culturel et artistique d'une civilisation trois fois millénaire,
- l'informer et lui faire prendre conscience du problème arménien, ainsi que de la réalité historique et politique de la juste Cause de notre peuple.

Depuis 30 ans, le Nor Seround ne cesse de lutter pour conserver et diffuser les grandes valeurs culturelles arméniennes. La diversité des activités proposées et le dynamisme du mouvement font qu'il a toujours suscité parmi les jeunes un réel intérêt. Il est depuis trente ans le plus important mouvement de jeunesse arménienne en France. Pratiquement dans chaque ville où se trouve une communauté, il existe une section du Nor Seround.

Des milliers de jeunes sont passés par ses rangs. Même si tous ne sont pas restés dans le milieu arménien en général, nombreux sont ceux qui portent l'empreinte d'une véritable éducation nationale.

En inculquant à la jeunesse militante les valeurs culturelles arméniennes, et principalement la langue et l'histoire, le Nor Seround désire lui faire prendre conscience des réalités historiques et politiques, qui conditionnent l'existence même de notre peuple. Il souhaite la voir s'engager dans le combat que mène tous les Arméniens pour le triomphe de leur juste Cause.

Le Nor Seround est toujours prêt à mettre ses jeunes forces aux côtés d'organisations qui ont pour buts les justes revendications de notre peuple (il collabore très étroitement par exemple avec les Comités de

Défense de la Cause Arménienne ou C.D.C.A.) et qui sont :

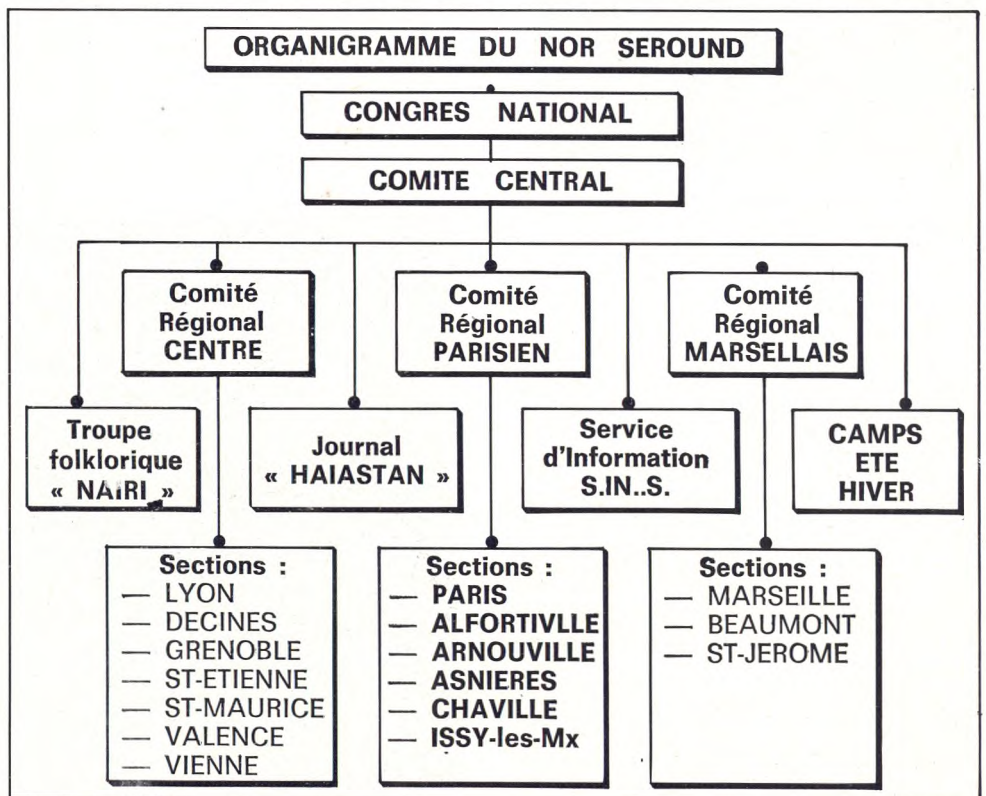
- reconnaissance et condamnation du génocide,
- récupération des territoires spoliés,
- existence d'une Arménie réunifiée et souveraine.

Par sa position très précise et sans ambiguïté qui découle logiquement de l'éducation culturelle et politique donnée à ses membres, le Nor Seround se démarque nettement de certaines organisations de

jeunesse qui n'ont rien ou presque à revendiquer.

Le Nor Seround était en 1945 reconnu comme une nécessité. Sa place aujourd'hui donne une autre image à chacune des communautés où il est implanté.

Plus que jamais fidèle à ses principes de justice et de liberté, qui constituent la base de l'éducation qu'il pratique, et qui guident toutes ses actions, le Nor Seround continuera de servir de toutes ses forces la juste Cause du peuple arménien.



entourée de leurs amis décinois et viennois, la section de Pont-de-Cheruy, une communauté aujourd'hui quelque peu oubliée.

A 30 ANS

ORGANISATION

Association régie par la loi de 1901, possédant ses statuts et dont le siège se trouve 17, rue Bleue dans le neuvième arrondissement à Paris, le Nor Seround est particulièrement structuré.

L'organe suprême est le Congrès National qui se tient annuellement et qui est seul habilité à modifier les statuts : c'est le Législatif.

Au cours du Congrès, les délégués envoyés par toutes les sections de France débattent durant deux ou trois jours de problèmes propres au Nor Seround et à la jeunesse arménienne : rapports d'activités du Comité central, des Comités régionaux et des sections, questions ayant trait à l'éducation culturelle et politique, propagande, organisation du mouvement, budget (le Nor Seround trouve ses ressources dans les cotisations de ses membres, les dons et les bénéfices provenant des diverses manifestations qu'il réalise).

L'assemblée générale s'achève par l'élection du nouveau Comité central, dont la principale mission est de veiller à l'application des décisions et au fonctionnement régulier de l'Organisation dans le cadre de ses statuts. Le Comité central représente l'Exécutif.

Le Comité central délègue une partie de ses pouvoirs aux Comités régionaux qui sont élus par les délégués envoyés par les diverses sections d'une même région, lors d'une autre assemblée. Régulièrement, se tiennent des réunions régionales afin de permettre d'une part la mise au point de manifestations d'envergure et d'autre part les contacts entre jeunes de villes différentes.

Les sections ont à leur tête un bureau, composé d'au moins d'un président, un secrétaire et un trésorier qui sont élus par les membres du groupe. Les groupes constituent le foyer de réflexion et de discussion. C'est la base dominante. Tout vient d'elle. Les sections travaillent dans l'esprit des motions votées au Congrès ; il leur est laissé cependant une très large autonomie.

Quoique structurée, l'association Nor Seround est néanmoins très souple. Le dialogue est permanent. Chaque membre doit s'exprimer et prendre des responsabilités, ce qui le conduit à s'engager et lui confère un réel esprit militantiste.

LES ACTIVITES

En premier lieu, il convient de placer l'activité du Nor Seround, en fait sa vocation, dans l'éducation culturelle et politique avec toutes les matières qui participent à sa réalisation : cours de langue arménienne, exposés divers, débats et séminaires.

La danse folklorique tient une grande place au sein du Nor Seround. Elle fait partie intégrante de la culture, maintient et diffuse nos traditions et constitue un moyen efficace pour faire connaître les Arméniens à l'étranger. La troupe officielle du Nor Seround s'appelle



La troupe folklorique du Nor Séround Rhône - Alpes « Alakiaz » exécute une danse lors d'une fête champêtre.



entre deux séances, lors d'un séminaire, moment de détente dans le magnifique parc d'un centre situé dans les Monts du Lyonnais.

« Nairi ». Elle s'est produite sur de nombreuses scènes européennes. Toute personne peut y adhérer. Quelques sections possèdent également leur propre troupe (Marseille, Valence, Décines, Vienne, etc...).

Le Nor Seround publie un mensuel : « Haiastan » (Arménie). Il est l'expression du mouvement. Les « nor séroudakans » participent à sa rédaction.

Chaque année en hiver durant une semaine et en été pendant tout le mois d'août, les jeunes Arméniens se retrouvent dans les camps du Nor Seround. Ce sont des lieux de rendez-vous pour la jeunesse. Une réelle camaraderie, une ambiance exceptionnelle, des souvenirs inoubliables marquent profondément l'individu et contribuent sans nul doute à consolider son identité arménienne.

Même considérés comme essentiellement des camps de loisirs, il serait aberrant de ne pas profiter de l'occasion unique d'avoir 250 à

300 jeunes pour tenter de leur transmettre quelques-unes de nos valeurs culturelles. Aidé dans sa tâche par le Service d'Information du Nor Seround (S.I.N.S.) qui met à disposition toute documentation nécessaire, un conférencier s'occupe de la partie culturelle : cours de langue, entretiens, exposés...

Chaque année se déroulent les jeux sportifs du Nor Seround, qui sont l'occasion de rencontres intergroupes : volley-ball, football, natation, ping-pong. Grâce à l'ardeur manifestée par les participants, les compétitions sont toujours très disputées et d'un niveau relativement élevé.

Chorales, théâtre, montage poétique, sorties, soirées dansantes, etc., la liste n'est pas limitative. La diversité des activités doit permettre à chacun de trouver celles qui lui conviennent le mieux et lui procurer de réelles satisfactions.

Cette double page a été réalisée par le NOR SEROUND de Lyon.

KOMITAS

SA VIE



Komitas Vartabed est né en 1869 à Goudina (Kœutahia). Il s'appelait Soghomon Soghomonian. Il avait à peine un an quand il perdit sa mère, à onze ans son père. A douze ans il a eu la chance d'être choisi parmi vingt orphelins pour entrer au grand séminaire d'Etchmiadzine. Comme ses camarades il fut présenté à sa sainteté le Catholicoss Kévork IV. Aux diverses questions de celui-ci Soghomon ne répondit qu'en Turc.

Pourquoi ne connais-tu pas ta langue maternelle, demanda le catholicoss ?

C'est pour l'apprendre jusquelement qu'on m'a amené ici, répondit franchement le petit Saghomon. Mais je sais chanter en arménien, ajouta-t-il.

Voyons ça !

Et Soghomon entama un chant liturgique arménien, un Sharagan. A cet âge là, il avait une belle voix de soprano. Le vieux Catholicoss fut tellement ému qu'il avait les larmes aux yeux. Il ordonna à quelques étudiants des classes supérieures de s'occuper du nouveau venu et de lui apprendre le plus rapidement possible sa langue maternelle. Au bout de quelques mois c'était chose faite. Le saint homme ne se séparait plus du petit Soghomon. Il était toujours à ses côtés pendant toutes les cérémonies religieuses et chantait la messe de bout en bout.

Il termina ses études à Etchmiadzine en 1892-1893. Il avait comme professeurs de musique deux éminents musiciens : Gara-Mouzza et Magar Yegmalian. Il avait déjà commencé à se passionner pour les chants folkloriques arméniens. Il profitait de ses vacances pour aller écouter les chants que le peuple chantait à diverses occasions : labourage, semence, moisson, mariage, etc. Il notait le texte de ses chansons, ainsi que la musique.

Il fit imprimer, dès cette époque, avec la collaboration du grand historien et linguiste Manouk Apeghian, un choix de ces chants folkloriques. Il est ordonné Vartabed en 1895. Il est aussitôt envoyé parfaire ses études musicales en Allemagne grâce à une bourse du grand mécène arménien, Mantachian.

Il achève ses études musicales au Conservatoire de Berlin ayant comme maître le grand Richard Schidt. Il s'était inscrit en même temps à l'université de cette même ville à un cours de philosophie. Il obtient ses deux diplômes dans cette même année de 1899.

Il donne aussitôt sa première conférence ayant comme sujet "La musique populaire et religieuse arménienne".

Cette conférence est donnée pour la seconde fois, le 10 mai 1899, sur l'invitation « de la société interna-

tionale de musique". Le 14 juin de cette même année il est de retour à Etchmiadzine. Il se lance à corps perdu dans la musique arménienne. Il va de village en village, écoute et note tout ce qu'il entend de la bouche même des chanteurs. Il a à sa disposition des centaines et des centaines de chansons. Il les classe, passe des semaines, des mois sur chacune d'elles. Il les recompose, les harmonise. Et il commence sa grande mission, faire connaître la musique arménienne à ses compatriotes d'abord, aux étrangers ensuite. Il donne des concerts à Erévan, à Tiffis, à Bakon. De là il passe en Europe. Les conférences et les concerts se succèdent à Berlin, en Suisse, à Paris. En 1906, à Paris ce fut un triomphe. L'écrivain Archag Tchobanian et la musicienne Marguerite Babayan avaient accueilli Komitas et tout fait pour son succès.

Tous les musiciens parisiens qui écoutèrent les concerts de Komitas furent émerveillés. On raconte même que le grand Debussy fut tellement bouleversé qu'il s'approcha de Komitas, lui prit la main et prononça, admiratif :

« Divin père Komitas, je m'incline devant votre génie ! »

Komitas est infatigable. Il travaille nuit et jour sur ses chansons, donne des concerts à Izmir, au Caire et à Alexandrie. Il est encore à Paris, va au Canada, à Etchmiadzine. A partir de 1910 il est le plus souvent à Constantinople. Il organise plusieurs concerts avec sa fameuse chorale "Koussan".

Arrive la date tragique de 1915.

Il est déporté, avec tous les intellectuels arméniens dans les coins les plus inhospitaliers de l'Anatolie. Devant l'ampleur des atrocités, son âme sensible se brise. Les premiers symptômes de la maladie commencent déjà à se manifester. On le transporte à Constantinople. Il sombre de plus en plus dans les ténèbres. Il est soigné tant bien que mal. Ses amis réussissent à l'envoyer à Paris. Il est interné à l'hôpital psychiatrique de Villejuif. Il y resta jusqu'à sa mort survenue en 1935.

L'année d'après, sa dépouille mortelle fut transférée à Erévan. Il repose donc en terre arménienne, la terre de ses ancêtres, tant aimée. Et il fut certainement un de ceux qui l'honorèrent le plus.

G. P.

N. B. — Un des élèves les plus doués de Komitas habite notre bonne ville de Marseille ; le compositeur et le chef d'orchestre talentueux, Vartan Sarkisian.

SUR L'ŒUVRE DE KOMITAS

— Mon cher Luc, nous savons que tu es venu à la poésie arménienne par la musique arménienne. Qu'est-ce que tu en penses ? Quelles sont ses caractéristiques, son originalité ? En quoi diffère la musique arménienne des autres, celles de l'Iran, celle des Arabes, par exemple ?

— C'est son style, très serré, très sobre. Je pense que c'est la caractéristique de tout l'art arménien, non seulement de la musique, mais aussi de la poésie, de la poésie populaire principalement et surtout de l'Architecture arménienne. Cet art n'aime pas les ornements superflus. Son style est nu, je te répète, condensé, sobre. Mais combien plus profond, plus fort. Une émotion intérieure mais qui vous serre la gorge.

— Venons-en rapidement à Komitas. Je sais combien tu l'admires, mon cher Luc.

— Le problème est très simple. Dans l'histoire de notre poésie, nous avons exclamé d'ailleurs assez incorrectement.

— Enfin Malherbe vint !

Vous les Arméniens, pour la musique arménienne, vous pouvez proclamer avec plus de vérité.

— Enfin Komitas vint !

— Parlons-en, cher Luc, parlons de l'œuvre accomplie.

— Je ne sais pas, si vous, Arméniens, vous estimez à sa juste valeur l'œuvre accomplie par Komitas. Percher Luc, notre musique se rattache à la musique orientale, n'est-ce pas ? En quoi elle diffère de la musique occidentale ?

— L'Occident emploie la forme **polyphonique**, c'est-à-dire qu'en même temps plusieurs voix chantent ensemble ou plusieurs instruments musicaux jouent ensemble. Les symphonies de Mozart par exemple sont polyphoniques. La musique occidentale obéit à des règles très strictes, elle est faite sur mesure. Elle n'en sort jamais. Depuis la Renaissance nous avons adopté deux **gammes**, la gamme majeure et la gamme mineure. La musique orientale dont l'arménienne, est **monodique**, à une seule voix, ignore les règles que je viens de citer. Elle n'emploie pas deux gammes, mais plusieurs, trois.

Vous savez quel chemin il a suivi, recueillant ces chants de la bouche même des gens du peuple qui les chantaient. Oui, il écouta ces chansons et les transcrivit, textes et musique. Ce n'est pas sorcier, n'est-ce pas ?

Seul un musicien averti peut mesurer les immenses capacités et les dons exceptionnels qu'un tel travail suppose.

Cela suppose quelle ouïe fine, savez-vous ? Quelle mémoire infailible, quels réflexes, quelle sensibilité ! L'être le plus sensible qu'on puisse imaginer, pour pouvoir transcrire, comme sur un ruban magnétique, le plus léger murmure, la plus petite inflexion.

Et vous vous étonnez qu'il ait perdu sa raison en 1915 ? N'importe qui, moins sensible que Komitas aurait succombé.

— Oui, oui, Luc tu as raison. Mais dis-moi, avec quelles notes il transcrivait ces airs ? Avec celles que nous connaissons ?

— Au début, oui. Mais il s'est aperçu bientôt qu'il ne pouvait les transcrire avec ce qu'il avait appris au conservatoire, avec nos notes musicales. Il fallait recourir aux neumes arméniens. Mais où étaient-ils ces neumes ? Oubliés, perdus sous des amas de poussière !

Komitas s'attache à ce travail fastidieux, difficile. Il retrouva ces neumes, un à un, à peu près 150. Avec ceux-là il pouvait transcrire tous les airs qu'il avait recueillis.

Vous voyez que Komitas n'est pas seulement un musicien génial, c'est un savant musicologue.

Dans l'histoire de la musique universelle il y a un autre homme qui a suivi le même chemin, appliqué la même méthode. Il s'appelle **Béla Bartok**, le Komitas des pays balkaniques. Et comme il a travaillé plusieurs années après Komitas, je me demande souvent si le musicien arménien n'a pas servi d'exemple à Béla Bartok.

— Où est-il né, le sais-tu ?

— En Transylvanie, je crois. C'est un des plus grands musiciens du monde.

— En Transylvanie ? Mais sais-tu, mon cher Luc, qu'une grande communauté arménienne a habité ces régions ?

— Je ne savais pas. C'est assez troublant.

— Je ne sais que dire, qui sait, peut-être ?

Revenons à Komitas. Une question d'abord, mon

mettez-mois d'en douter, quand je vois auprès de certains musiciens arméniens de la diaspora leur façon d'approcher Komitas. Les libertés qu'ils prennent pour **arranger** certains morceaux de Komitas. Mais c'est inconcevable, c'est un sacrilège !

Est-ce qu'un musicien de chez nous oserait toucher à une seule note de Bach, de Mozart ou de Beethoven ?

— Tu le classes si haut ?

— Les comparaisons tout à l'heure. Dans le domaine qu'il avait choisi et le but qu'il s'était fixé : trouver, ou plus exactement retrouver la musique arménienne, la vraie, l'authentique musique de son peuple, dans ce domaine donc, il est simplement génial. quatre, cinq, neut, parfois plus. La musique occidentale donc est enfermée dans des formes classiques très rigides, l'orientale plane en toute liberté.

Je vais te donner un exemple. Le « Groung » et le « Délé Yaman » de Komitas sont des chants monodiques, son « Sono Yar » est polyphonique.

— Mais tu me disais tout à l'heure que la musique arménienne était monodique, comment se fait-il alors que Komitas... ?

— Komitas, partant des chants monodiques qu'il avait trouvés a orchestré des chants pour chœur, a fait des accompagnements à ces mêmes chants, parfois les deux ensemble. Et partout, avec le même bonheur, avec la même maîtrise. Pour prouver ce que je viens d'avancer, je te cite encore un exemple.

Komitas voulait trouver un accompagnement au piano à une **berceuse**. Elle s'appelle, si je ne me trompe, la **berceuse d'Agn**. Il chercha et trouva la seule note qui convenait, la seule qui pouvait rehausser la valeur et la beauté de ce morceau musical. C'était ce que nous appelons une quinte. Elle accompagne la berceuse en question du début à la fin. C'est une trouvaille merveilleuse, la plus simple et la plus merveilleuse que l'on pouvait imaginer. Si on avait donné ce même travail à effectuer au plus grand des musiciens, il n'aurait pas trouvé mieux. Personne au monde, m'entendez-vous, n'aurait fait mieux. Comprenez-vous enfin les dons prodigieux de ce musicien de génie ?

Mais revenons à notre problème des deux musiques, l'occidentale et l'orientale.

Chaque groupe s'exprime par des moyens qui lui sont propres. Chacun exprime à sa façon l'âme humaine, les sentiments et les pensées qui sont dans l'homme ; la vie, l'amour, la mort.

Ces problèmes nous préoccupent au plus haut degré, nous, musiciens occidentaux. Une œuvre d'art ne peut pas être enfermée dans une forme rigide. Pour les œuvres d'art ne doivent pas exister des **lits de Procuste**. Sais-tu ce que c'est que le lit de Procuste ?

Oui, naturellement...

— Or, on couche la musique occidentale dans ce lit de Procuste. Elle ne doit ni être plus courte, ni plus longue. La musique orientale, donc l'arménienne, ignore ce lit, ces règles rigides, comme je te disais tout à l'heure. Je disais aussi que nous réfléchissons aujourd'hui à tous ces problèmes ? Nous tournons nos regards vers la musique arménienne. Et là, Komitas nous fait la leçon. Nous nous posons souvent la question suivante ; lequel des deux est plus naturel, plus **vrai**, le paysan arménien ou Mozart ?

— Laissez-moi développer ma pensée par une autre image littéraire. Et ici j'entre dans la philosophie de l'Art.

Une symphonie de Mozart ressemble à un bel arbre, qui est l'art. Tout y est beau, harmonieux. Il donne l'impression d'une symétrie parfaite. En réalité aucune feuille de cet arbre n'est pareille à une autre, aucune de ses branches ne ressemble exactement à une autre branche. C'est une symétrie dans la diversité ! Or, le paysan arménien avec sa chanson nous donne cet arbre, qui est l'art, plus réellement, plus véridiquement que Mozart avec sa symphonie, enfermée dans sa forme rigide. Tu vois que Komitas nous ouvre des horizons nouveaux pour l'avenir de la musique.

— Merci, Luc, pour tout ce que tu as dit. Je crois qu'il faut maintenant conclure.

— Il n'y a pas plusieurs conclusions, il n'y en a qu'une : écouter la leçon de Komitas, parachever l'œuvre qu'il n'a pu mener à sa fin, hélas ! Ce doit être le devoir et le point d'honneur de tout musicien arménien, d'aujourd'hui et de demain.

LE ROLE QUE JOUA KOMITAS

Le père Komitas a plus d'un titre pour mériter notre profonde admiration, notre entière reconnaissance.

Nous pouvons même ajouter qu'il est la plus haute figure de la nouvelle renaissance arménienne qui débuta à la fin du siècle dernier, grandit et se développa au début du vingtième mais qui fut, hélas, tragiquement interrompue en 1915.

La bonne pâte de la littérature arménienne était en train de se lever, débordait l'antique pétrin par les Metzarentz, les Siamanto, les Varoujean, les Tékeyan, les Zohrab, et par tant d'autres.

Le levain qui avait fait monter cette magnifique pâte était Komitas.

Nous avons déjà, et cela depuis plusieurs siècles, une littérature florissante illustrée par tant de talents. Nous avons aussi depuis très longtemps une architecture superbe, des manuscrits et des miniatures magnifiques.

A la beauté de notre culture, il manquait un élément essentiel : la musique.

Komitas nous apporta cet élément, le chant arménien.

Comment s'accomplit ce miracle ? Par quelles étapes il passa, pour aboutir à cette perfection et à cette beauté ?

Ce n'est pas à moi d'y répondre. D'autres plus qualifiés que moi vous l'expliqueront.

Vous connaissez tous ces chansons merveilleuses.

Il existe une littérature abondante sur l'œuvre de Komitas. Un chef-d'œuvre même a été écrit par le regretté Barouyr Sevag, un grand poème qui retrace la vie de Komitas, de sa naissance à sa mort.

Je suis sûr que vous êtes au courant de tout cela.

Mon but, ici, est de m'arrêter sur les quelques aspects de l'œuvre de Komitas, de m'arrêter surtout sur le rôle qu'il joua dans le renouveau de l'esprit arménien.

Komitas n'inventa pas le chant arménien. Il existait depuis longtemps auprès du peuple, faisait partie de sa vie quotidienne. Le paysan, l'émigré, l'amoureux, ceux qui étaient en deuil, ceux qui étaient dans la joie, tous avaient ces chansons sur leurs lèvres. Il y avait des chanteurs professionnels, si l'on peut dire, les chants de la province de Koghten, avant notre ère chrétienne, les chants des troubadours du Moyen-Age, ceux de Sayat - Nova et de Djivani. Toutes ces chansons étaient chantées avec des variantes, d'un village à un autre, d'une province à une autre.

Tout un amas touffu de variantes, non seulement dans la musique, mais aussi dans les textes.

Komitas se trouvait devant un problème qui a été exactement le même pour Mesrob, quinze siècles auparavant.

Mesrob n'inventa pas la langue arménienne ; elle existait déjà depuis des siècles, riche et belle, parlée par un peuple très cultivé et raffiné.

Les deux éminents membres du clergé arménien, les deux grands Vartabeds, dans deux domaines différents de la création artistique, accomplirent leur mission nationale avec la même maîtrise, et créèrent en même temps deux chefs-d'œuvre, l'un sur le plan de

l'écriture, l'autre sur celui de la musique.

Mesrob enferma dans le moule merveilleux de l'alphabet arménien, cette langue parlée qui se serait perdue tôt ou tard, mais désormais ineffaçable, impérissable.

Komitas fit exactement le même travail pour les chansons arméniennes, elles aussi désormais ineffaçables, impérissables. Impérissables jusqu'à la fin des temps, jusqu'à l'éternité.

Komitas offrait à son peuple un collier de diamant, comme le ferait l'amoureux à sa bien-aimée. C'est lui, Komitas, qui chercha et trouva chacune de ces pierres précieuses. Et sur chacune d'elles il travailla des semaines et des mois. Il les nettoya, enleva toutes les crasses qui s'y étaient incrustées pendant des siècles, des crasses persanes, arabes, turques, kurdes. Jusqu'à ce qu'il arriva au diamant pur, originel. Tellement pur, tellement authentique que tous les Arméniens s'y retrouvèrent soudain. C'était une émotion très douce mais oubliée depuis longtemps et presque perdue. Et quelqu'un aujourd'hui l'ayant trouvé le leur offrait.

Komitas faisait jaillir d'une source presque tarie une eau pure, fraîche, savoureuse et qui contenait toute l'âme arménienne. Chaque Arménien en but et en boit encore. En boit et ne se rassasie point. Boit et s'en enivre.

Voilà le rôle prépondérant que Komitas joua dans le réveil de l'âme et de l'esprit arméniens.

Si Varoujean, Siamanto et tant d'autres étaient encore en vie, ils diraient ce qu'ils doivent à Komitas dans l'élaboration de leurs œuvres. Ils témoigneraient, avec la même ferveur, tous les combattants et les héros de Sassoun, de Vasbourgan et de Sardarabad.

Si eux furent empêchés d'exprimer leur sentiment, Tcharentz était vivant et proclama sa pensée à haute voix.

En 1936, à Erevan, s'inclinant, devant le cercueil récemment arrivé de Paris et qui contenait la dépouille mortelle de Komitas, Tcharentz prononça, sombre et ému, « nous tous, nous serons peut-être un jour oubliés mais lui Komitas est immortel ».

Komitas vécut et créa au sein de son peuple. Il souffrit avec lui. Il souffrit plus qu'aucun autre.

Il vécut les deux terribles tragédies de notre peuple, celle de 1915 et celle de l'exil, de la diaspora. Cette dernière est aussi bouleversante que la première.

Les tragédies d'Euripide, de Shakespeare, de Corneille ou de Racine ne contiennent pas le tragique humain à un tel degré d'épouvante. La tragédie arménienne se situe au-delà des frontières de l'entendement humain.

Nous savons que la tragédie classique se compose de trois actes, cinq au maximum. La tragédie arménienne, elle, en comporte un sixième. Pour la première, à la fin du cinquième acte, le drame s'achève, le rideau tombe. Les spectateurs émus et bouleversés se lèvent et s'apprêtent à partir. La tragédie arménienne ne finit pas là. Soudain, il se passe quelque chose de terrible. La salle est plongée dans une atmosphère d'épouvante. Le rideau se déchire de haut



dans le renouveau de l'âme arménienne

le drame de bout en bout, du premier au sixième acte : Avédis Aharonian et Komitas. La scène se trouvait être la France. Komitas à Villejuif, près de Paris, pendant vingt ans Aharonian, ici même, sous nos yeux, à Marseille. Son sixième acte, à lui, dura quatorze ans. Nul son harmonieux, nulle phrase sensée ne sortirent des lèvres de ces deux grands maîtres de la musique et de la parole.

Je vous dis qu'il est terrible ce sixième acte de la tragédie arménienne !

Un jour, un écrivain de génie, s'il arrivait à écrire ce drame, avec ces six actes, je suis sûr que la littérature universelle s'enrichirait d'un chef-d'œuvre inouï, exceptionnel.

Me voilà arrivé à la fin de mon propos sur Komitas, le génial, le malheureux Komitas.

Toutes les nations ont des poids et des mesures, presque toujours les mêmes, pour évaluer l'ordre de grandeur de leurs gloires nationales.

Chez nous, cette estimation se fait un peu différemment. En plus de leur talent, de leur valeur intrinsèque, nous prenons en considération aussi que dans quelles mesures ils nous unissent.

Pour un peuple comme le nôtre, dispersé aux quatre coins du monde, le plus grand d'entre nous est celui qui réunit autour d'un même idéal ces diverses communautés, celui qui trouve un dénominateur commun à toutes ces fractions.

Or, où et quand s'accomplit ce miracle ?

Où et quand sentons-nous tous, tous sans exception, que nous sommes les fils d'un seul peuple, issus du même sang, héritiers et dépositaires du même patrimoine national et humain ?

Où et quand ? Sinon que quand nous nous trouvons, devant Komitas, avec Komitas, à l'écoute de ses chansons.

C'est là seulement que nous devenons de vrais Arméniens, frères et sœurs, que nous nous réjouissons et nous pleurons ensemble. Nous vibrons, nous respirons, nous vivons ensemble.

C'est pour cette raison que je disais que Komitas était la plus grande figure de notre histoire moderne.

Le grand et malheureux musicien n'a pas eu le temps d'écrire des symphonies. Sauf une, la plus belle et la plus harmonieuse, celle de l'Union et de l'Amour.

Nous croyons fermement que le peuple de Komitas donnera naissance à d'autres grands qui, par le rayonnement de leur talent et la force de leur captivante personnalité, resserreront encore davantage les liens existant entre tous ceux dans la poitrine desquels bat un cœur généreux.

Un cœur d'Arménien.

Nous croyons aussi que, grâce à eux, nous aurons un jour, jour béni entre tous,

Un seul idéal commun,

Une seule écriture et une seule littérature,

Une seule langue et une seule orthographe,

Un seul peuple, de bâtisseurs, de créateurs,

Une seule patrie, la Sainte Arménie.

G. POLADIAN.

en bas. Et nous revoyons le héros sur la scène, les yeux hagards, ensanglanté. Celui qui avait joué ces cinq actes, terminé son rôle, épuisé le sujet. Mais non ! Le drame continue. Voilà que ses lèvres murmurent des mots, des phrases incohérentes, incompréhensibles et puis le silence. Soudain un cri déchirant, inhumain. Et puis, plus rien. Le silence, toujours le silence. Un silence qui est plus terrible que des cris et des pleurs, plus terrible que le jaillissement de la plus atroce des douleurs.

C'est ça le sixième acte. Le sixième acte de la tragédie arménienne. Et il est terrible, croyez-moi.

Deux grands Arméniens, hypersensibles, vécurent



Daniel Varoujean est né en 1884, de parents paysans, à Perknig, village proche de Sébaste. Il y fit ses études primaires, puis alla à Constantinople suivre les cours des Mekhitaristes. Ceux-ci l'envoyèrent ensuite dans leur collège de Venise. Il paracheva ses études de Sciences politiques à l'Université de Gand (Belgique).

En 1909, retour au pays natal où il s'établit comme instituteur. Il se marie et part à Constantinople.

Il est assassiné lors des massacres de 1915.

Son œuvre comporte quatre volumes de poèmes, dont le dernier, retrouvé dans les bureaux de la police turque, resta inachevé : « Les Frissons », « Le Cœur de la Race », « Les Chansons Païennes », « La Chanson du Pain ».

✱

Nulle part ailleurs qu'en Arménie, au début du vingtième siècle, les poètes ne furent plus sains, plus robustes, plus décidés à vaincre les malheurs de leur terre et plus soucieux de partager un pain commun.

Pour nous, apparemment plus protégés et ayant eu le loisir — car c'en fut un — d'explorer les singularités de notre personne, tant de simple jeunesse et tant de rectitude nous étonnent toujours. Nous avons trop subi ou tenté de marges d'ombre ou de doctes malaras. Prémises d'une paix dont nous sommes encore incapables. « L'auréole... l'auréole du mal se levait... ». Voilà une aube naïve qui ne s'est pas levée en Arménie. Non qu'elle n'ait eu ses poètes psychopates — et non des moindres — mais elle les boude, avec respect, comme une sorte de difficulté prématurée. Ce qui s'était levé en Arménie, c'était l'évidence d'un malheur de la race trop réel pour n'être point haïssable. L'incertitude du devenir national a toujours provoqué une véritable conjuration des intellectuels. Elle les astreignit à parer au plus urgent. Etablir une littérature comportait l'établissement d'une nation — souvent contre toute espérance — et en conséquence la recherche et le maintien d'une forme morale capable d'y parvenir. De là, une poésie qui ne peut se lasser de se retrouver dans le peuple et d'y puiser ses raisons d'être. Le visage du malheur n'est point celui d'un solitaire qui s'use, s'exaspère et se recuit dans une délectation morose, mais celui-là même d'un peuple essayant d'apaiser son histoire.

En Arménie, la réalité du malheur a éveillé le besoin du bonheur et non seulement le besoin, mais les moyens de le construire n'importe où, dans l'éparpillement de la diaspora, jour après jour, opiniâtrement. Ne rêve pas des Indes et des esclaves nus qui sentent bon, prends des briques et fais un mur... L'étrange est que ce positivisme à ras de terre, loin de mutiler la poésie, l'ait fait jaillir de tous côtés. Mais il l'oblige à la louange des nécessités et des possibles.

Varoujean est de la race des lions. Il mate le poème avec une poigne admirable. Son langage fascine par son pouvoir de tout concrétiser. Sa magnifique santé le sauve toujours de l'illusoire, il est avide de tout. Il aime s'exercer à tout. Il se bat toujours sur ses propres frontières pour les élargir. Il fait ses gammes comme personne. Dès son premier livre : « Les Frissons », on le voit jongler avec le grand style. On pourrait craindre qu'il se perdit en virtuosités inutiles. Mais non. Il pratique une sorte d'homéopathie verbale. Il guérit le mal par le mal. Lés écoles par les écoles.

LUC-ANDRE MARCEL.

daniel

LA TERRE ROUGE

*Sur ma table de travail, dans ce vase,
repose une poignée de terre prise
aux champs de mon pays...*

*C'est un cadeau — celui qui me l'offrit
crut y serrer son cœur, mais ne pensa jamais
qu'il me donnait aussi le cœur de ses ancêtres.*

*Je la contemple... Et que de longues heures passées
dans le silence et la tristesse
à laisser mes yeux se river sur elle, la fertile,
au point que mes regards y voudraient pousser des racines.*

*Et va le songe... Et je me dis
qu'il ne se peut que cette couleur rouge
soit enfantée des seules lois de la Nature,
mais comme un linge éponge des blessures,
de vie et de soleil qu'elle but les deux parts,
et qu'elle devint rouge, étant terre arménienne,
comme un élément pur que rien n'a préservé.*

*Peut-être en elle gronde encore le sourd frémissement
de vieilles gloires séculaires
et le feu des rudes sâbots
dont le fracas couvrit un jour
des poudres chaudes des victoires
Les dures armées d'Arménie ?*

*Je dis : en elle brûle encore
la vive force originelle
qui souffle à souffle sut former
ma vie, la tienne, et sut donner
d'une main toute connaissant,
aux mêmes yeux noirs, avec la même âme,
une passion prise à l'Euphrate,
un cœur volontaire, bastion
de révolte et d'ardent amour.*

*En elle, en elle, une âme antique s'illumine,
une parcelle ailée de quelque vieux héros
si doucement mêlée au pleurs naïves d'une vierge,
un atome de Haïg, une poussière d'Aram,
un regard profond d'Anania
tout scintillant encor d'un poudrolement d'étoiles.*

*Sur ma table revit encore une patrie,
— et de si loin venue cette patrie... —
qui, dans sa frémissante résurrection,
sous les espèces naturelles de la terre
me ressaisit l'âme aujourd'hui,
et comme à l'infini cette semence sidérale
au vaste de l'azur, toute gonflée de feu,
d'éclairs de douceurs me féconde.*

*Les cordes tremblent de mes nerfs...
Leur intense frisson fertilise bien plus
que le vent chaud de Mai le vif des terres.
Dans ma tête se fraient la route
d'autres souvenirs, des corps tout rougis
d'atroces blessures
comme de grandes lèvres de vengeance.*

*ce peu de terre, cette poussière
gardée au cœur d'un amour si tendu
que mon âme un jour n'en pourrait,
si dans le vent elle trouvait
le reste de mon corps devenu cendre,
cette poudre en exil d'Arménie, cette relique,
legs des aïeux qui savaient des victoires,
cette offrande rouge et ce talisman
serrée sur mon cœur de griffes secrètes,
vers le ciel, sur un livre,
quand vient cette heure précieuse
de l'amour et du sourire
à ce moment divin où se forme un poème,*

*cette terre me pousse aux larmes ou aux rugissements
sans que mon sang ne puisse s'en défendre,
et me pousse à armer mon poing
et de ce poing me tenir toute l'âme.*

Daniel VAROUJEAN.
(Traduction de L.-A. MARCEL
et G. PALODIAN).

varoujean



Le 9 février 1958, un mémorial de Daniel Varoujean se célébrait à Gand, dans l'Université aujourd'hui flamande, où il fit ses études. Une plaque commémorative était posée en ce lieu qui est un peu son tombeau.

EXTRAITS DU DISCOURS PRONONCE PAR G. POLADIAN LORS DE CETTE INAUGURATION

Des circonstances voulurent que je sois le représentant des écrivains arméniens pour cette cérémonie : le moindre d'entre eux parlant de l'un des plus illustres. Je ne me prévaudrai donc d'autre valeur que celle de l'amour que je lui voue ; et je n'espère tirer que de cela ma justification. Ma ferveur seule peut se porter garante des raisons de mon audace.

Du reste, il s'agit moins aujourd'hui de disserter sur une œuvre que d'accomplir un acte votif à la mémoire d'un être qui nous fût précieux entre tous, car il conjugait en lui toutes les forces les plus pures de notre peuple, au point que son œuvre au long de notre exil, nous est devenue une patrie. Eloge qui, pour nous, demeure chargé d'un sens très lourd.

Il se trouve par une coïncidence d'événements aussi heureuse qu'imprévue que la Belgique jouât un rôle déterminant dans l'élaboration de l'œuvre de Varoujean. En effet, après qu'il eut terminé ses études classiques à Venise, il vint s'inscrire à l'Université de Gand, pour y obtenir un diplôme de Sciences politiques. C'était en 1906. Il avait 22 ans. Il transportait avec lui un premier livre de poèmes « Les Frissons », commencé lors de sa 19^e année et qui soulevait déjà des discussions passionnées dans nos cercles littéraires, tant l'originalité de cette nature transparaisait sous chaque vers, en dépit des tributs traditionnels versés aux esthétiques régnautes.

Mais c'est à Gand que le poète va se libérer et tenir ses promesses au-delà de toute espérance. Il suffit de penser que l'œuvre de Varoujean, qui tient toute en quatre livres (le dernier étant resté inachevé), fut arrêtée par la mort en 1915, pour mesurer toute l'importance des trois années passées à Gand, le tiers presque de sa vie créatrice.

C'est là qu'il se découvre, qu'il compose quelques-uns de ses poèmes les plus beaux, c'est là qu'il esquisse aussi son œuvre future. Certes, il n'oublia jamais la fascination de Venise, ni l'Orient, son Orient, son peuple surtout (« Le Cœur de la Race » a été écrit entièrement à Gand). Tout cela est bien naturel, mais entre tous les exemples, ceux des peintres flamands l'ont puissamment modelé. Il leur demande des secrets techniques, un art

particulier de voir, de recomposer un monde. Il étudie longuement leurs rapports colorés, leurs dessins, leurs structures intérieures, leur opulence, exaltant un sens prodigieux du réel.

Quoiqu'il écrive désormais, en vue de cette synthèse entre les formes des esthétiques occidentales et les exigences des traditions arméniennes, et qu'il réussira avec une étonnante maîtrise, ce sera toujours dans l'éclairage de ces toiles fameuses. « Les Chansons Païennes », où il regarde l'Orient avec la même avidité de l'œil et la même liberté de main qu'un Rubens ; et ne croyez pas qu'il n'y ait là qu'une creuse analogie ou un cliché de rhétorique ; il s'agit vraiment d'une surrection de soi au contact d'une œuvre.

Par là, Varoujean enrichit beaucoup notre langue et ses possibilités expressives. Il élargit surtout les frontières de notre champ poétique, si étendu déjà. De surcroît, son amitié pour Verhaeren et pour Maeterlinck dont il traduisit la pièce de théâtre « Intérieur » — le marquèrent aussi. Mais les traces en sont moins visibles et son commerce avec la peinture resta plus constant et plus profond. Sa poésie est essentiellement celle d'un homme qui voit ; au point, qu'il semble refouler des dons puissants de peintre, et colorer sa poésie de tout ce qu'il ne se croit pas apte à traduire par le pinceau.

Cette cérémonie, en présence des hautes personnalités belges, des membres éminents de l'Université, des écrivains français et arméniens, des étudiants et de nombreuses délégations arméniennes, en présence aussi de la famille de Varoujean, sa femme, son frère, cette cérémonie, dis-je, revêt à mes yeux un autre sens.

Vous savez que notre grand poète fut massacré avec un grand nombre d'intellectuels arméniens en 1915 ; qu'il fut torturé et mutilé horriblement et jeté dans une vallée, au plein de sa force et de son génie. Il n'avait que 31 ans...

Chers amis belges, comprenez-vous maintenant l'émotion qui m'étreint ? Notre cher et grand poète, votre élève, l'amoureux de la vie, le poète de la fraternité humaine, de l'amour, le chantre inspiré de la terre belle et bonne, n'a pas eu une tombe sur cette terre.

Et, tout d'un coup, il m'a semblé que vous lui en donniez une en ce moment ; plus encore, que vous donniez une figure à celui qui n'est qu'une ombre errante, hantant notre univers de douleur.

COMMENT FUT CRÉÉE UNE IMPRIMERIE ARMÉNIENNE A MARSEILLE



Le Concile national de l'Eglise Arménienne et le patriarche d'Etchmiadzine, Jacques IV, son chef suprême, avaient décidé d'envoyer en Europe un de ses ecclésiastiques les plus éminents, le vartabéd Oscan de Léon, originaire d'Erivan, prélat qui portait aussi le titre d'archevêque de Yushuavan. La mission d'Oscan consistait à créer une imprimerie qui permit de tirer au net tout le contenu des nombreux manuscrits de l'Eglise autocéphale arménienne et de diffuser ensuite ces ouvrages imprimés, en Orient et dans toutes les colonies arméniennes d'Europe et d'Asie. Le vartabéd Oscan se rendit d'abord à Rome et après y avoir séjourné 15 mois, il installa son imprimerie en 1664 à Amsterdam sous le nom de "Imprimerie de Saint Etchmiadzine et de Saint Serge le guerrier". En 1668 il avait déjà édité en cette ville une Bible et un Nouveau Testament.

C'est en 1669 que le vartabéd Oscan vint pour la première fois en France, attiré expressément par la politique arménophile de Colbert. Grâce à l'intervention du célèbre orientaliste marseillais, le chevalier d'Arvieux (1), ami intime et conseiller du grand ministre, il obtint facilement une audience de Louis XIV. Il offrit en présente une de ses bibles imprimées, au monarque et une autre à Colbert. Sa Majesté reçut le vartabéd Oscan avec une grande bienveillance, lui remit une gratification et lui fit proposer par Colbert de s'établir à Marseille (2). Oscan acquiesça et par privilège royal daté de Saint-Germain-en-Laye, reçut quelques temps après, le 11 août 1669, l'autorisation « d'ouvrir une imprimerie à Marseille ou à Lyon ou telle autre ville du royaume pour y faire imprimer toutes sortes de livres en langue arménienne, estant d'une grande utilité au public et qui pouvaient apporter beaucoup de facilités à la connaissance des langues orientales ». Ce privilège lui fut remis de la part du chancelier Seguier par Richard Simon, le savant docteur exégète, qui devait dans la suite devenir un

des protecteurs les plus fidèles de l'imprimerie arménienne. Le vartabéd retourna à Amsterdam pour y chercher son matériel d'imprimerie et le transporter à Marseille. Colbert apprenant sa décision, écrivit alors le 18 octobre 1669 à l'intendant Arnoult, de chercher une maison pour l'archevêque. Melchion de Nazard, le chef de la communauté arménienne de Marseille, fut invité à remettre quinze cents livres au prélat pour son établissement personnel et pour celui de son imprimerie (3).

Ce n'est cependant que trois ans après le privilège reçu et dans les derniers mois de l'année 1672 que le vartabéd Oscan installa définitivement à Marseille cette imprimerie et qu'il put commencer à la faire fonctionner. Il avait amené avec lui le prêtre Thadée, également originaire d'Erivan, son neveu le diacre Salomon de Léon et un compositeur typographe Mathieu de Joannis. Son établissement portait le même titre qu'à Amsterdam : « Imprimerie de Saint Etchmiadzine et de Saint Serge le guerrier ».

L'installation de l'imprimerie arménienne était un événement non seulement pour les Arméniens mais aussi pour le royaume et pour Marseille, où l'archevêque Oscan est considéré avec Garcin et Brébion comme un des précurseurs de l'imprimerie. C'était là une innovation d'ordre politique également, car Colbert avait pensé qu'elle créerait à Marseille un puissant attrait pour les négociants arméniens. Ceux-ci, très pieux et traditionnalistes, abandonneraient ainsi la Hollande et les ports d'Italie pour venir s'installer dans le grand port de Provence et y jouir de la protection royale. Quant à la Cour de Rome, elle s'émut quelque peu de cette installation et écrivit à l'évêque de Marseille, Mgr de Forbin Janson, de surveiller l'orthodoxie catholique des ouvrages édités. L'archevêque Oscan dut rédiger une profession de foi en arménien et en latin (l'archevêque connaissait parfaitement cette langue) par laquelle il s'engageait à ne rien imprimer qui fut contraire

aux dogmes de l'Eglise romaine. L'évêque de Marseille se réservait le droit de faire contrôler les productions de l'imprimerie par un prêtre catholique, connaissant la langue arménienne et mandé de Rome.

Soutenu principalement par les Arméniens de Smyrne et par ceux qui venaient de s'établir à Marseille en relations suivies avec les premiers, l'archevêque Oscan se mit à imprimer comme premier ouvrage, un bréviaire ecclésiastique *in-quarto* qui devait être tiré à trois mille exemplaires. Mais à peine les premières feuilles de cet ouvrage étaient-elles sous presse, que le prêtre Thadée, que l'archevêque avait eu le tort de s'adjoindre comme collaborateur, soulevait toutes sortes de difficultés et menaçait d'empêcher le tirage et de ruiner l'entreprise pour laquelle le malheureux prélat avait déjà dépensé tant d'efforts et surmonté tant d'obstacles. Ce prêtre Thadée, au sujet duquel les Arméniens de Smyrne écrivaient qu'il était indigne non seulement du nom de prêtre mais même de celui de chrétien, fut la cause que le vénérable archevêque tomba malade et mourut avant d'avoir pu même sortir des presses, ce premier ouvrage. Il s'éteignit le 14 février 1674 avec la satisfaction d'avoir accompli déjà une partie de la mission que lui avait confiée douze ans auparavant le chef de l'Eglise arménienne. Nous avons été assez heureux pour retrouver dans les registres de l'état-civil de la paroisse de la Major son acte de décès ainsi rédigé : « Le quatorze du mois de février de la présente année (1674) est décédé Révérendissime Oscan de Léon, archevêque de Saint-Serge, en Ararat, du royaume de Perse, arménien, habitant en cette ville depuis deux ans où il faisait imprimer divers ouvrages pieux en arménien pour envoyer dans les pays de Perse et d'Arménie, s'étant toujours comporté en véritable et bon serviteur de Dieu, étant bien pieux et dévôt ; a été enterré le quinzième du dit mois très solennellement, avec pompe et tout l'honneur possible, Monseigneur

de Marseille ayant assisté à ses funérailles avec les paroisses ». La mention suivante a été ajoutée après « a été enterré le 16 février », ce qui laisserait entendre que ce n'est que le lendemain que son corps a été mis sous terre. Aux signatures nous avons déchiffré en arménien celle de Salomon, en français celles de Melchion de Nazard, chef de la colonie arménienne, d'Etienne Touche et une autre illisible.

La mort inopinée du vénérable prélat laissa face à face son neveu et continuateur Salomon de Léon avec le prêtre Thadée. Celui-ci, dès le décès de l'archevêque Oscan, fit mettre les scellés sur l'établissement d'imprimerie. Salomon de Léon fut dans l'obligation pour ne pas laisser tomber l'œuvre commencée par son oncle, d'entrer en arrangement avec le prêtre Thadée. Les seize feuilles en avaient déjà été tirées du Bréviaire de l'Archevêque en même temps que huit feuilles d'un Psautier de David, dont l'impression était également commencée, furent déposées chez l'avocat Lefebvre et il fut entendu qu'elles y resteraient jusqu'à l'achèvement entier du Bréviaire et au partage des trois mille exemplaires qui devaient être tirés suivant le traité primitif entre Thadée et l'archevêque.

Salomon de Léon qui s'était adossé comme procureur fondé Grégoire de Nascip, termina un an après, en 1675, non seulement le fameux Bréviaire, objet du compromis, mais il put mettre sous presse aussi d'autres livres arméniens. Pour le Bréviaire, il fit venir de Rome le prêtre catholique arménien Jean Agop pour que celui-ci donna le visa d'orthodoxie exigé suivant la Cour de Rome par l'évêque de Marseille, puis il proposa au prêtre Thadée de partager les exemplaires pour la vente, quinze cents resteraient à lui et quinze cents à Thadée. Mais cet intrigant, qui depuis la fondation de l'imprimerie n'avait eu qu'un but mal avoué, celui de détruire cette œuvre, tout en terminant la mémoire de son illustre fondateur, adressa pour se venger une requête au lieutenant de la sénéchaussée en dénonçant le Bréviaire, déjà révisé pourtant par le prêtre arménien catholique Agop, venu de Rome, comme contenant encore « des mots schismatiques et contraires à la foi orthodoxe » ; il requit ensuite qu'une fois expurgé de ces mots contraires à la foi véritable, il fut fait mention sur le frontispice du livre que celui-ci avait été imprimé aux frais communs de l'archevêque Oscan et du prêtre Thadée, ce qui n'était qu'un mensonge de plus. Profitant encore de la situation qu'il s'était créée auprès

de l'évêque de Marseille, dont il était devenu *persona grata* en jouant au plus catholique que le Pape, l'évêque ne pouvant de lui-même traduire et apprécier les textes arméniens, il obtint du Parlement de Provence l'arrestation de Grégoire de Nascip en alléguant que celui-ci était « un vagabond, un insolvable et un banqueroutier ». Grégoire de Nascip fut arrêté et incarcéré au mépris de toutes les lois. Il protesta avec énergie et fut presque immédiatement relâché par un arrêt du Parlement du 9 juin 1676, qui décidait en même temps que le trop fameux Bréviaire « serait renvoyé à nouveau devant le grand vicaire pour examiner s'il ne contenait rien de contraire à la religion catholique, apostolique et romaine, avec experts ». Toute la question reposait sur les experts, leur valeur et leur bonne foi.

L'affaire du Bréviaire revenait devant l'évêque de Marseille. Mgr de Forbin Janson désigna alors comme expert un nouveau prêtre arménien, Thomas Hairabed, de passage à Marseille et venant d'arriver de Rome. Par son arrêt en date du 4 novembre 1676, la Cour de Provence homologua officiellement cette désignation et celui-ci pour se faire valoir aussi renchérit encore sur les procédés du prêtre Thadée. Il trouva huit pages de plus du Bréviaire comme entachées d'hérésie. Grégoire de Nascip accepta toutes les modifications apportées et proposa, pour ne pas refaire le travail en entier, de mettre sous mention d'errata en fin de livre les corrections commandées, mais Hairabed qui voulait la ruine et la fermeture de l'Imprimerie arménienne, trouva mieux encore : il accusa les typographes de confectionner clandestinement d'autres ouvrages complètement hérétiques. Une perquisition fut faite au domicile du diacre Salomon de Léon et de son procureur fondé Nascip. Elle ne donna pas de résultats ; on ne saisit que quelques imprimés sans importance. C'est alors que, toujours sous l'influence occulte de ce Hairabed, après la saisie de ces imprimés, l'intendant de Provence Rouillé, en arriva à demander quelque temps après à Colbert le retrait du privilège accordé par Louis XIV à l'archevêque Oscan et à ses successeurs.

Ces assauts successifs contre l'Imprimerie arménienne ne donnèrent pas les résultats escomptés. Ils furent brisés par l'esprit de justice et de modération de Colbert qui, défiant à bon droit, ne condamna pas sur la requête de l'intendant Rouillé, mais demanda un supplément d'enquête et l'envoi au roi d'un exemplaire de chaque volume imprimé afin qu'on pût juger en haut lieu exactement ce qu'il conte-

nait de contraire à la religion et Colbert ajoutait : « Sa Majesté trouve qu'il serait avantageux que cette imprimerie qu'on a tirée d'Amsterdam où elle était établie demeurât à Marseille et qu'il est difficile qu'elle ne fasse quelque bien au royaume ».

L'affaire traîna ainsi de longs mois et grâce à l'intervention de la Cour, la situation semblait s'apaiser, mais l'évêque de Marseille, Mgr de Forbin-Janson, ayant été nommé à Beauvais, c'est le prévôt Philippe de Bausset ultramontain farouche, qui prit la direction, par intérim, du diocèse. Hairabed trouva en lui un appui encore plus malléable et dans la poursuite de ses desseins secrets et de son plan d'action méthodique il alla jusqu'à demander la réforme du calendrier arménien, que la Cour de Rome elle-même reconnaissait.

Cette fois c'en était trop. A Paris l'action du vicaire général Philippe de Bausset et celle de Hairabed souleva un tollé de protestations. Le célèbre exégète Richard Simon, le docteur de la Maison de Sorbonne Pique, d'éminents ecclésiastiques, parmi lesquels le plus ardent devait être le Père Pidou, savant religieux théatin, missionnaire apostolique dans le Levant, connaissant parfaitement la question, élevèrent énergiquement la voix contre le système de correction imaginé par l'interprète-expert Hairabed et contre son protecteur Philippe de Bausset. A Marseille, la colonie arménienne troublée et très montée aussi contre ces derniers, s'agita et soumit ses doléances au patriarche d'Etchmiadzine, Jacques IV, chef religieux de tous les Arméniens, le même dont l'archevêque Oscan avait été autrefois le délégué en Europe. Jacques IV adressa en 1682 une plainte à Louis XIV contre l'action néfaste du prêtre Hairabed à Marseille et le diacre Salomon de Léon, directeur de l'Imprimerie arménienne, se rendit à Paris pour demander justice au Conseil du Roi.

La protestation des docteurs et religieux parisiens, la plainte officielle du Patriarche Jacques IV et la nomination de Mgr d'Etampes, le 26 mai 1682, à l'évêché de Marseille demeuré vacant depuis 1679, amenèrent un complet renversement de la situation. Mgr d'Etampes, à peine nommé, commença à demander compte à Philippe de Bausset de sa conduite envers les Arméniens. On apprit à Paris au même moment que ce fameux Hairabed n'était qu'un envoyé de la Congrégation de *propaganda fide* de Rome et qu'il touchait une pension de trois cents livres pour inspecter au nom de cette congrégation romaine

les impressions de l'établissement arménien de Marseille. C'était soumettre au bon plaisir d'une congrégation étrangère les Arméniens qui résidaient en France sous la protection du roi. La Cour était en ce moment déjà en opposition avec le Saint-Siège. C'est l'époque des libertés gallicanes » que Bossuet venait de définir au nom du clergé de France dans la déclaration des quatre articles. Louis XIV, excédé, écrivit les 3 janvier et 15 février 1683 à l'intendant de justice en Provence, Morant, pour lui donner ordre, ne voulant pas souffrir d'inquisiteur dans le royaume, d'informer contre l'inspecteur nommé et salarié par la congrégation et de maintenir aux Arméniens le privilège accordé pour l'impression de leurs livres. Morant reçut pour instruction d'« emprisonner » même immédiatement, s'il le fallait, le prêtre Haïrabad.

L'intendant Morant commença aussitôt son enquête à Marseille. Salomon de Léon qui de Paris avait réussi aussi à mettre en mouvement la justice royale fut soutenu par toute la colonie arménienne de la ville qui prit fait et cause pour lui. Haïrabad fut représenté comme un prêtre jaloux, haineux et on le qualifiait d'inquisiteur. La femme du diacre Salomon de Léon, une Provençale, nous l'avons vu, Marguerite Chave, cinq notables arméniens, parmi lesquels Grégoire de Amio, et Melchion de Nazard, le chef de la colonie, attaquèrent de front dans leurs dépositions Haïrabad, qui n'était, dirent-ils, qu'un illuminé, voyant partout des schismatiques et des hérétiques. Haïrabad fut ensuite interrogé les 25 février et 1^{er} mars 1683. Il déclara que passant à Marseille en 1676 il avait été sollicité par l'évêque Mgr de Forbin-Janson pour donner ses soins à la correction des livres arméniens, qu'il avait été aussi constamment employé depuis à convertir les Turcs malades de l'hôpital des forçats ou ceux travaillant aux galères et que jamais il n'avait pris la qualité d'inquisiteur. Pressé de questions, il avoua cependant qu'il recevait bien de la Congrégation *De Propaganda fide* trois cents livres pour ses fonctions et il présenta pour sa défense une lettre du cardinal Altieri, du 25 février 1681, l'informant « que la congrégation reconnaissant la nécessité d'avoir à Marseille un prêtre qui sut la langue arménienne pour administrer les sacrements aux Arméniens et la langue turque pour les esclaves des galères, avait assigné à lui Haïrabad une pension de trois cents livres durant trois ans, tant pour travailler à cette mission que pour continuer à corriger les erreurs des livres arméniens ».

La sentence de l'intendant Morant fut rendue quelques jours après et son rapport fut envoyé au roi : Haïrabad n'est pas un inquisiteur et sa présence à Marseille ne porte pas atteinte au service de Sa Majesté ni aux privilèges et libertés du royaume, mais ce prêtre aurait mieux fait de se cantonner dans ses fonctions de confesseur des Turcs. Le bref du cardinal romain dont il a donné lecture n'a pas été présenté au vicaire général qui l'ignorait. Désormais Haïrabad devra s'abstenir d'interpréter les livres arméniens et il ne pourra exercer aucune fonction sans en avoir reçu au préalable l'ordre de l'évêque de Marseille. Il a tellement du reste soulevé l'hostilité de la colonie arménienne que s'il continue à troubler la paix, il faudra l'éloigner de Marseille. Quant à l'imprimerie « il faut la maintenir, elle rapporte peu, mais elle permet d'établir une liaison de plus en plus étroite avec les marchands arméniens que la franchise du port attire chaque jour en ville et il faut pas qu'Haïrabad ruine l'entreprise ». Salomon de Léon pourra continuer à imprimer les livres arméniens, mais il sera tenu de se conformer strictement aux conditions du privilège accordé en 1669 à son prédécesseur l'archevêque Oscan.

Ainsi par cette sentence pleine d'équité, chacun et chaque chose étaient remis à leur place et après dix ans d'agitation il semblait cette fois encore que l'Imprimerie arménienne allait reprendre librement son essor. Il n'en fut. Haïrabad avait obtenu malgré tout l'autorisation de résider à Marseille et le vicaire général Philippe de Bausset était toujours là en attendant l'arrivée de Paris de Mgr d'Etampes. Le nouvel évêque nommé, avait pris les Arméniens sous sa protection et ceux-ci fondaient sur lui tous leurs espoirs pour continuer tranquillement le travail de leur imprimerie. Haïrabad, et surtout par ricochet Philippe de Bausset, son protecteur, n'avaient certainement pas pu supporter d'un cœur allègre l'appel des Arméniens au roi, les protestations des docteurs religieux de Paris, le rappel à l'ordre du nouvel évêque nommé de Marseille et toutes les péripéties de la longue enquête de l'intendant Morant. Ils recommencèrent à intriguer et Haïrabad rédigea un mémoire relevant ce qu'il considérait comme de nouvelles hérésies dans l'œuvre de Salomon de Léon et des typographes arméniens. Le professeur Richard Simon de Paris, à qui l'on doit tant de ces renseignements sur cette affaire éleva à nouveau énergiquement la voix : « Pour rendre justice aux Arméniens qui sont sous la protection du Roi, il aurait été au moins à propos de consulter des personnes savantes

dans la théologie des Orientaux. On en aurait plutôt trouvé à Paris qu'à Marseille », ajoutait-il après avoir attaqué vivement Haïrabad et Philippe de Bausset.

Peines perdues, et le comble du malheur pour les imprimeurs arméniens fut que le jour même où il devait quitter Paris pour prendre possession de son diocèse, Mgr d'Etampes mourut subitement le 6 janvier 1684. Le chapitre de la Cathédrale conféra au prévôt Philippe de Bausset la double dignité de vicaire général et d'official durant la nouvelle vacance du siège.

Les imprimeurs arméniens étaient à nouveau entièrement à la merci de leur ennemi. Las de tant de tracasseries, ne voulant plus se trouver dans l'obligation d'invoquer à chaque moment la protection du roi, Salomon de Léon et ses typographes prirent alors la décision de quitter Marseille pour Amsterdam. Ils continuèrent dans cette ville sans aucune entrave l'œuvre que l'archevêque Oscan y avait commencé en 1664.

Le départ des Arméniens ne porta pas bonheur à Philippe de Bausset. Impliqué deux ans après dans une affaire de libellés jansénistes qui combattaient les actes du roi et insultaient les Jésuites, il fut jeté en prison malgré ses hautes fonctions ecclésiastiques. Quant à Haïrabad, son sous-ordre, qui fut le véritable responsable et l'agent provocateur, il dut s'en retourner à Rome.

L'Imprimerie arménienne de Marseille avait duré et fonctionné de 1672 à 1684, soit pendant douze ans. Les bibliographes ont relevé douze ouvrages imprimés par elle.

Extrait de "Marseille, la Provence et les Arméniens" de Charles-Diran Tekeian.

(1) Le Chevalier d'Arvieux avait longtemps séjourné en Orient et possédait presque toutes les langues orientales. Il fut nommé ensuite pour services rendus consul de France à Alep.

(2) Lettre de Colbert à Rouillé, 15 septembre 1673.

(3) Clément, "Lettres de Colbert", T. II, p. 179.



LES SPORTS

par Christian MANOUKIAN

FOOTBALL EN PROVENCE

U.G.A. ARDZIV

Pour la dernière journée des matches aller au Championnat de promotion d'honneur « A », l'U.G.A./Ardziv recevait Miramas candidat au titre et vaincu depuis la 4^e journée. Les Miramasséens pratiquant un football de bonne facture prirent l'avantage dès la 15^e minute par Paraskevas qui, parti à la limite du hors-jeu, alla battre le gardien Boghossian. Miramas eut de nombreuses autres occasions d'aggraver le score mais son attaque ne réussit jamais à tromper la vigilance du gardien de l'U.G.A.

Après le repos, Miramas imposa une nouvelle fois son jeu ; mais les visiteurs trop confiants et décontractés pêchèrent par maladresse et ne trouvèrent pas la faille dans la défense de l'U.G.A. C'est sur un contre que Calpadini d'une très jolie reprise obtenait l'égalisation à la 87^e minute de jeu : il était temps.

La première journée des matches retour s'avérait très difficile pour les protégés de Rossi, en effet, l'U.G.A. était l'hôte de l'U.S. 1^{er} Can-

ton autre favori du groupe. Tout avait mal commencé pour l'U.G.A. qui était contrainte à défendre devant les assauts de l'attaque du 1^{er} Canton. A la 35^e minute, après une très bonne action de Slimani, Karakoglou ouvrait la marque, ce même Slimani après un nouvel exploit personnel permettait à Daoudi de porter le score à 2 - 0 à la mi-temps.

Loin de s'avouer vaincu, l'U.G.A. Ardziv profita d'un relâchement de l'adversaire pour réduire le score par Créso (54^e) par un tir puissant de 20 mètres. Le but eut pour effet de déchaîner l'équipe arménienne qui prit le match en main et fit le forcing pour obtenir une égalisation qui ne tarda pas à venir, en effet, Arevikian partit à la limite du hors-jeu, mit les deux équipes à égalité à un quart d'heure de la fin.

Malgré une réaction de l'U.S. 1^{er} Canton, le score de 2 à 2 ne devait plus changer et ce résultat constituait la surprise de cette 12^e journée de championnat.

Le derby marseillais qui opposait au stade Sénafrique l'U.G.A. Ardziv et l'U.S. Michelis se solda par un match nul équitable (1-1). Pourtant, les Arméniens jouant sur leur terrain, attendirent la 85^e minute pour

obtenir l'égalisation grâce à Arevikian qui loba astucieusement le gardien adverse.

Après ces trois nuls pour ces trois dernières rencontres, l'Entente U.G.A. Ardziv se maintient toujours au milieu de tableau à la 8^e place avec 24 points à 9 points du leader, Cassis.

Pour son entrée en Coupe de Provence, l'U.G.A. rencontrait le premier de son groupe, c'est-à-dire Cassis. La logique fut respectée et Cassis l'emporta par 3 à 0. Ainsi, après l'élimination en Coupe de France et en Coupe de Provence, l'U.G.A. Ardziv va se consacrer uniquement au Championnat de Promotion d'honneur « A » où les places sont chères, en effet, les « relégables » ne se trouvent qu'à trois petits points derrière le club arménien.

J.S.A. SAINT-ANTOINE

Après un long passage à vide, la J.S.A. Saint-Antoine semble avoir retrouvé le moral grâce aux performances qu'elle obtienne en Coupe de Provence et qui se répercutent sur ses résultats en Championnat de Promotion d'honneur « B » Groupe II.

Pour son premier match officiel

FABRIQUE DE MEUBLES LAURENT EUKSUZIAN

7^e MEDAILLE D'OR DE LEUR FABRICATION



Living Regence N° 73

2^e AVENUE N° 42 -

OUVERT LE DIMANCHE

Z. I. DE VITROLLES

Le déplacement à La Ciotat qui suivit était tout aussi dangereux que le précédent. Pourtant la J.S.A. Saint-Antoine passa très près d'une victoire car elle menait au score jusqu'à la dernière minute quand, sur un ultime cornet Oules égalisait pour La Ciotat. Cet avantage d'un but avait été acquis à la 32^e minute par Chareyre. Ensuite la J.S.A. mit tout en œuvre pour conserver ce petit but d'avance, malheureusement le sort en décida autrement.

Ce nouveau match nul (1-1) en déplacement était de bonne augure avant le derby choc contre le S.A. Saint-Antoine au stade de La Martine. Le match fut très agréable et très équilibré et au repos le score était vierge.

La deuxième mi-temps fut beaucoup plus vivante et animée. Dès la reprise, à la 50^e minute, sur un centre d'Elmassian, Chareyre en pivotant sur lui-même prit le gardien adverse à contre-pied et ouvrit la marque. Encouragés par ce but, les hommes d'« Ambo » Zakeyan failli-

rent réussir le K.O. à deux reprises par Elmassian (52^e) et Mahseredjian (53^e), malheureusement c'est le S.A. Saint-Antoine qui marqua à la 55^e minute par Sablé et prit l'avantage à la 65^e minute.

Dès lors, la J.S.A. fit le forcing pour égaliser mais en vain. Le résultat de 2 à 1 pour le S.A.S.A. devait permettre à celui-ci de prendre la place de leader.

Après cette défaite, la J.S.A. Saint-Antoine occupe la 8^e place avec 23 points (un match en moins) à neuf points des deux premiers : Martigues et S.A. Saint-Antoine.

En Coupe de Provence, la J.S.A. Saint-Antoine continue son chemin victorieux. Au quatrième tour, elle a créé la surprise en battant Gap (2 à 1) candidat au titre de promotion « A », grâce à un match où la volonté des joueurs permit d'arracher le but de la qualification à 4 minutes de la fin. Le buteur Chareyre ayant ouvert le score à la 25^e minute avant de donner le point victorieux à la 86^e minute sur pénalty.

de l'année 1976, la J.S.A. avait un déplacement difficile à Saint-Martin. Le vent violent qui soufflait sur le stade n'empêcha pas les équipes de se créer des occasions de buts, et c'est sur une offensive bien construite que Guillaumet ouvrit le score pour Saint-Martin après un renvoi du portier Terzian.

La 2^e période très hacher tourna finalement à l'avantage de la J.S.A. Saint-Antoine qui, après avoir à trois reprises frisé le but, obtint légalisation à la 67^e minute par Elmassian Bernard sur centre de Chareyre. Le score de 1 à 1 devait rester inchangé.

SKI

Le samedi 11 janvier 1976 se disputait, en épreuves de ski alpin, le Grand Prix du Seigneur d'Allos. Notons la nette victoire, la deuxième se classant à plus de 3 secondes, de Michèle Mouradian, d'Allos, en slalom géant féminin.

FABRIQUE DE MEUBLES

GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles

1966/1967/1969



Buffet Louis XIV - dessus marbre

4000 m² d'exposition

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1^{ère} avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

OUVERT LE DIMANCHE

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia